

# Le Dao de Philippe Sollers : Profession de Moi Tapages et Dérapages

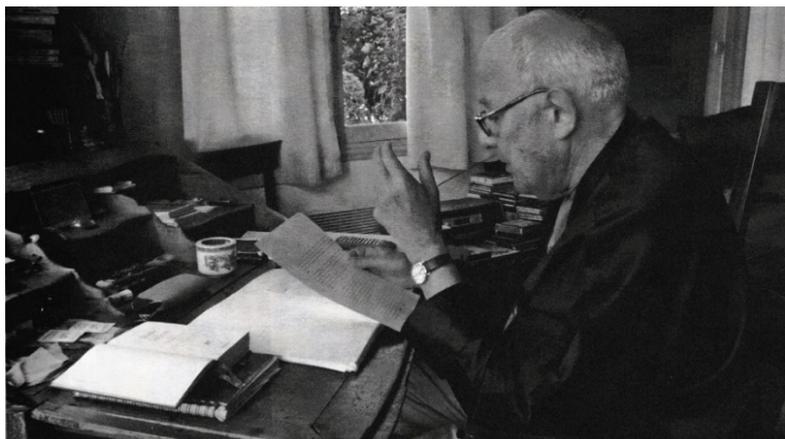
J'ai fait la magique étude  
Du bonheur, qu'aucun n'étude  
(Rimbaud, en exergue de *Studio*)

J'ai fait la sinologique étude  
De Sollers, qu'aucun ne dénude  
[Damien Taelman](#)©, mai 2017

Dans un article récent ([Le Mouvement Sollers ou L'Art de dérober les bijoux de la poésie chinoise, suivi du Système Sollers et ses satellites](#)), j'ai pileface démontré que, dans *Nombres* (Éd. du Seuil, 1966), Philippe Sollers a allégrement plagié le *Daodejing*, 道德經, *Livre de la Voie et de la Vertu*, de Lao zi, 老子 (604-531), traduit par Lodewijk Duyvendak (1889-1954). Et j'ai mis au jour que, dans *Mouvement* (Éd. Gallimard, 2016), Il a trafiqué sans vergogne de nombreux extraits de l'*Anthologie de la Poésie Chinoise*, parue en 2015 dans la Bibliothèque de la Pléiade sous la direction du réputé sinologue Rémi Mathieu — dans les deux cas, ce Gentleman Braqueur s'est abstenu de toute référence aux œuvres-sources pillées et Il n'a pas eu non plus la décence de mentionner les noms des nombreux traducteurs dévalisés. Dans un autre article ([À France moisie écrivains rancis](#)), j'ai recensé quelques numéros de *L'Infini* dans lesquels des enfants de chœur subjugués portent leur Saint Patron aux nues. Le n°116 Lui consacre 50 pages de louanges sirupeuses sur les 125 qu'il compte ; les n° 114, 115 et 134 insistent et tournent encore plus en rond autour de Ses Dires ; et le n°114 nous impose un entretien spontané-sic de 17 pages truffées d'éloges ubuesques à faire pâlir le Fils du Firmament.

La tradition se perpétue dans le dernier opuscule de Sa Revue fétiche (n°138, hiver 2017) — flagorneurs et adulateurs, tel coqs et chiens du roi Huai An, y font moult courbettes, s'agenouillent en bêlant béatement leurs bigotes oraisons et se prosternent en frappant le sol du front devant l'autel du Céleste Diamant. Une multitude de sentences parfumeuses tirées de Ses Œuvres y sont disséminées dans divers manifestes Le glorifiant, et plusieurs pages dithyrambiques frelatées par un disciple désireux d'assurer son salut en plaidant Sa béatification sont dédiées à l'*Éveilleur*, le Roi-Sollers régnant sur nos temps fallacieux, le Druide qui à l'écoute du Confuciel nous la baille belle à répétition, l'Élu facétieux à la Langue de Feu bien fourchue par qui la vérité descend jusqu'à nous. Et puisque Sa dive tronche mérite elle aussi d'être encensée et partout affichée, Il s'admire dans la posture dévote du Roi Image en extase devant Sa Copie (p. 79, voir ci-dessous), puis Il prend la pose du Parnassien grippé en train de peaufiner Son manuscrit (pp. 75,84,93), avant de jouer au Marabout déchiffrant la Musique des sphères en fat dièse majeur (p. 98). Bref, me murmure un modeste idéogramme d'outre-tombe, notre Prophète en égoguette s'adonne à l'autolâtrie et ne sait plus trop quelles épiphanies invoquer quand vient le temps de faire adorer Son Effigie à gogo et de lécher la buée de Son Souffle sacré sur Ses Miroirs Sollers.

« Il est mal vu, bas et vulgaire de s'exhiber » (Henri Michaux, *Idéogrammes en Chine* (1975), in *Affrontements*, Éd. Gallimard, 1986, p.105)



La démesure n'étant pas comble, ce Boucanier à la pige n'hésite pas non plus à emprunter le masque du Critique à gage et nous propose un inédit apocryphe — Son Ego mal bridé s'y réincarne en effet dans un impérial Valet de cœur surnommé Yuning Liu, servile de pied en cap et occidenté au point d'écrire son nom à l'envers, appelé à la manœuvre pour brandir l'étendard de Son Verbe et célébrer, dans une épître de 41 pages baptisée *La Chine chez Sollers*, les fulgurantes affinités de Sa Psyché avec la pensée chinoise. À grand renfort de publicitations extirpées de Ses Romans *Drame* et *Passion Fixe*, notre valeureux Perce-Muraille y va de Son credo et brame à tous vents qu'Il nourrit l'ambition de « faire rentrer le chinois dans le français, le français dans le chinois, l'Occident dans l'Orient, l'Orient dans l'Occident. » (p.11) *Nothing less darling-a-ling* ! Cette grand-messe solennelle fleure la tambouille du Chef et se révèle un cancan du même acabit que [Contre-Attaque de Philippe Sollers fait pschitt...](#)

Afin de mieux nous vendre Ses salades, notre Tonton Enfumeur embrigade le Goethe du *Divan* en lui suçant la cervelle à profusion : « L'Orient et l'Occident ne sauraient désormais être tenus séparés ». Mais par quels manèges et machinations, avec combien de ritournelles farfelues et de galipettes kungfucéennes pourrait-Il marier ces deux cultures et leurs langues aux antipodes, alors qu'Il connaît à peine le chinois ? Certes, notre Girouette à clochers variables n'hésite pas à pirater les traductions des grands classiques pour enjoliver et gonfler Ses Écrits, mais les justifications étymologiques à la noix avancées ici dans le but d'établir formellement Sa Sainte Sinité nous rappellent Ses fourvoiements d'antan — dans une feuille de chou chinois intitulée *De la Contradiction (Tel Quel, 1971)*, ce Gourou ès pirouettes n'est-Il pas allé jusqu'à inventer une « roue qui tourne », 轮, dans le caractère 论, « lun », « traité » (cf. [Le Mouvement Sollers](#)) ! Or voici que dans *La Chine chez Sollers*, p. 36, Solliu récidive et commente *Passion Fixe* (Éd. Gallimard, 2000) comme suit :

D'un côté, l'amour constant pour Dora, de l'autre, l'intérêt permanent pour la peinture chinoise, les deux rencontres joyeuses se superposent pour former l'image de l'hexagramme *Touei*. De plus, l'idéogramme de *Touei* (兑) constitue non seulement la clé du sinogramme « 悦 » (joyeux), mais aussi celle du sinogramme « 说 » (parler).

Une autre grossière fourberie de Solliu est ici saisie sur le vif — le caractère 兑, « *touei* » (ou « *dui* » dans la transcription officielle), n'est pas la clé du caractère 悦, « joyeux », ni celle de 说, « parler ». Une clé (部首, « *bu shou* ») est littéralement la « partie-tête », ou si l'on veut le « radical », donc le monème qui renferme souvent le champ sémantique du vocable concerné. La clé de 悦, « joyeux », est 心, « *xin* », « cœur », et s'écrit 忄 lorsqu'elle a cette fonction, comme par exemple dans le caractère 愧, « honte »/« confus ». Quant à 说, « parler », sa clé est bien entendu le monème 言, « *yan* », « parole », qui s'écrit 讠 quand il est dans cette position en chinois simplifié, comme dans 训, « *xun* », « instruire »/« enseigner », ou dans 论, « *lun* », « traité ». Tout cela est d'une logique enfantine : ne dit-on pas « avoir le cœur joyeux », ou « en avoir le cœur net » ? En outre, lorsqu'on est honteux, le cœur se tait... comme devrait le faire plus souvent notre Polichinelle à froufrous ! Quant à « expliquer » ou « instruire », il va de soi que le respect et le discernement des signes de la langue écrite est de mise dans la transmission du savoir et de la culture ; et il saute aux yeux qu'un traité, 论, consigne une parole donnée et non pas « une roue du tourne » ! Bref, le cœur (忄) et la parole (讠), sont bien les clés respectives de 悦 et de 说, et non pas, comme le prétend Solliu, 兑, « *touei* ».

Dans quel but notre Laudateur bicéphale maraude-t-Il calame en main dans les rizières d'un idiome qu'Il ne maîtrise pas ? La réponse est d'une affligeante banalité : le rôle de l'Écrivain papillonnant dans les bocages et plates-bandes de l'art ne suffit plus à Son Âme-Avide-d'une-Nobelle-Apothéose et Il aspire depuis des lunes au titre de Très-Zunique-et-Zailé-Écrivain naguère engendré par le Vénérable-Saint-Chrême-de-Charlequin inondant l'Ineffable-Dame-

de-Jade-Pourvoyeuse-de-Fils, laquelle dès Sa naissance dansa la sarabande, Lui fit de Son cordon ombilical une couronne de nénuphars et Lui remplit le nombril d'une pincée d'irizibles granules de compétence en la matière. En effet, selon Ses aveux sériels, notre Apparatchik n'a fait que deux ans de chinois et décrypte cette écriture en Se laissant guider par la nervure des caractères et la modulation des tons ! Son violon d'Ingres manque de résonance et Il joue souvent faux de tout cœur (心, « *xin* ») et avec une ferveur émouvantarde — dans *Mouvement* (cf. [Le Mouvement Sollers](#)), ce Maotamore des grands Boulevards de la Rive Gauche va même jusqu'à relancer la propagande de Son analyse dévoyée du terme « contradiction » ! Remâcher les âneries de Mao en Se basant sur des traductions antérieures ou sur le mot-à-mot d'un complaisant camarade vaut son pesant de cacahuètes et semble repaître l'Han brayant en Lui, mais repérer les clés enfouies sous roche de termes ancestraux exige une solide érudition, laquelle Lui fait défaut quand il faut corriger les épreuves de Son Sosie Solliu.

Au début du siècle, le n° 90 de *L'Infini* (Printemps 2005) fut entièrement consacré à la Chine et obtint les contributions de sinologues reconnus : Rémi Mathieu, Charles Le Blanc, Anna Ghiglione, Stéphane Feuillas, Romain Graziani et Rainier Lanselle. Jim et Julia y allèrent de Leur grain de sel impérieux, question d'accrocher Leur nom au Milieu de l'affiche et d'affirmer que le Comité Central de Lecture ne saurait se passer de Leurs aveuglantes lumières. Les dommages furent circonscrits, puisqu'on y recyclait à la bonne franquette des textes déjà publiés, une pratique des plus courantes dans cette Revue confidentielle. Chose certaine, il aurait été sage que ce Sérénissime Ponte de Collection toutes saisons soumette *Le déroulement du Dao* (2003, repris *in extenso* en 2005) à l'un des maîtres ci-haut mentionnés, lorsqu'il avance (p. 59) :

En 1972, paraît celui qui s'appelle *Lois*, et dont l'idéogramme sur la couverture est « Fa », c'est-à-dire la loi en chinois. « Fa-guo, » c'est aussi la clé de l'idéogramme qui veut dire la France.



Et en effet nous retrouvons, imprimé en très gros sur la couverture de Son Livre, le caractère 法, « *fa* », « loi ». Mais un signe cacardant sous un titre ne fait pas de ce Libertintin en Chine un sinologue himalayen ! La clé de l'idéogramme de « France » n'est pas « *fa* », mais « eau », 氵, (法). La clé de « *fa* » est constituée des trois petits traits verticaux qui ressemblent à une éclaboussure sur la partie gauche du caractère ; elle est composée de deux petits traits descendants appelés « *ce* », 側, « incliné », ou « *dian* », 点, « point », et d'un trait oblique montant vers la droite qui se prononce également « *ce* », mais s'écrit différemment, 策 (on dit aussi « *tiao* », 挑, « trait droit incliné montant vers la droite »). Le caractère « eau », par ailleurs, lorsqu'il est écrit isolément, se prononce « *shui* », 水 ; cependant, lorsqu'il sert de clé dans un agrégat, il s'écrit 氵 et n'a point d'autre sens.

Dans le cas de « *fa* », 法, « loi », la clé signifiant « eau » est accompagnée à sa droite d'un autre caractère simple, 去, « *qu* » et se traduit par « aller »/« se déplacer d'un lieu à un autre ». Ce dernier caractère est à son tour un agrégat composé de deux parties ; au-dessus il y a « *tu* », « terre », 土, et en dessous « *si* », « privé »/« secret », 厶. Donc, 氵 + (土+厶) 去 = 法, « *fa* » — d'un point de vue sémiologique, ce caractère a de quoi faire courir et discourir linguistes et avocats, car il lance un avertissement à tous les *Fa-Monnayeurs* : « la loi protège l'eau traversant cette terre privée » !

La polysémie et l'étymologie idéographique des caractères concourent à la richesse inouïe de la langue chinoise. Ce sont d'ailleurs ces particularités qui ont conduit notre Malin Imaginaire à faire un rapprochement de mauvais aloi : « **fa guo** », 法国, « France », « le pays de la (des) loi(s) ». Or « **fa** » (loi) n'en étant pas la clé, ce contresens se veut-il un pied de nez ou une révérence à Montesquieu ? Comme nous l'avons vu, la clé de « **fa** » est « eau », alors que celle de « **guo** », 国, « pays », est 口, « **wei** », qui signifie « entourer »/« encercler » le « jade », 玉, « **yu** », un attribut du « roi », 王, « **wang** » — les trois traits représentent le Ciel, la Terre et l'Homme, le trait vertical qui les unit et les fait communiquer étant le Roi. Il faut savoir que « France », « **fa guo** », 法国, a d'abord été traduit par « **fa lan xi** », 法蘭西, où nous avons affaire à un emprunt sonore à trois caractères sonnante comme « France » ... prononcé à l'anglaise ! Bref, le « **fa** » du caractère « loi », 法, n'a absolument rien à voir avec le « **fa** », 法, de « **fa guo** » : ce « **fa** » bien spécifique sert de préfixe phonétique pour indiquer la prononciation approximative de ombreux mots étrangers (grecs, latins, italiens, anglais, arabes, français, etc.) importés en chinois.

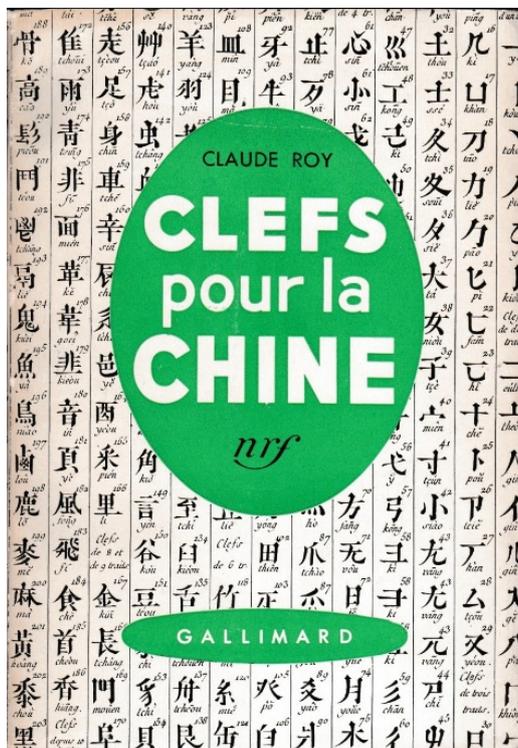
Je me permets de fournir quelques exemples. La transcription phonétique de « alpha » est « **a er fa** » (阿尔法), celle des papes Boniface « **bo ni fa si** » (博尼法斯), celle de la ville Buffalo « **bu fa lu** » (布法罗), celle de Lafayette « **la fa yi te** » (拉法夷特) et celle de l'ex-leader palestinien Arafat « **a la fa te** » (阿拉法特). Notons ici la superbe traduction de ce nom de famille : le chinois étant dépourvu du son « R » (comme dans « arabe »), le son « L » s'y est substitué, de sorte que « Ara » a été rendu avec les caractères « **a la** », 阿拉, qui signifient justement Allah... bonne vôtre culturelle ou humour au second degré ? Dans toutes les transcriptions des noms propres susmentionnés, « **fa** », 法, est un simple préfixe sonore et n'a pas le sens de « loi », pas plus que dans le mot « France », « **fa guo** », 法国. Admettons par ailleurs que la polysémie et la polyphonie de la langue chinoise ne font pas toujours rire, notamment en Afrique, qui se dit « **fei zhou** », 非洲. L'étymologie de « **fei** », 非, renvoie à « ailes d'un oiseau » ; mais depuis l'antiquité et encore de nos jours, le caractère « **fei** » exprime aussi la négation/ne pas être et correspond alors à nos préfixes privatifs « non- » et « in- ». Or « **zhou** » (洲) signifie continent ; « **fei zhou** » pourrait donc se traduire par le « continent qui n'est pas »/« qui n'existe pas », le « non-continent »/« l'incontinent »...

Deux définitions de « clef ou clé » dans le *Grand Robert* nous confirment que Solliu, s'il avait pris la peine de bien Se renseigner, ne Se serait pas enfoncé dans les marais de la *fa*-cilité :

« Dans l'écriture chinoise, Élément d'un caractère complexe, correspondant à une classe à l'origine sémantique, à une « rubrique destinée à faciliter (...) une recherche pratique dans les lexiques et, sans doute, un apprentissage plus aisé de l'écriture. » (Marcel Granet, *La Pensée chinoise*, p. 47).

« (Les caractères chinois sont) formés d'un élément pris phonétiquement et d'un autre élément indiquant en gros l'ordre d'idées auquel le mot se rapporte. Le premier élément est la « phonétique » et le second la « clef ». Ainsi *sǎng* « gosier » est formé de *sāng* « mûrier » pris phonétiquement avec addition de la clef *kǒu* « bouche ». » (P. Pelliot, in *Notices sur les caractères étrangers anciens et modernes*, 1927, cité par Viviane Alleton, *l'Écriture chinoise*, p. 34.)

Pour améliorer l'indicateur clé de Sa performance, notre Passe-Partout élimé aurait aussi pu feuilleter *Clefs pour la Chine* de Claude Roy, dont la couverture et l'endos arborent les clés des caractères. Pourquoi n'a-t-il pas consulté ce livre paru dans Sa propre maison en 1953 ? Plutôt que de S'envoyer en l'air avec Sa profe dans l'espoir de S'abreuver à la source du mandarin en reniflant son abricot ou sa fleur de peau, Il aurait dû S'initier au maniement de ces clés qui en sont le sésame ! L'on peut vérifier ci-dessous que le verdict de l'Académie Royale est sans appel : « **fa** », 法, n'y apparaît pas, pas plus que « *touei* », 兌.



La langue chinoise cache de nombreux pièges, faux amis, attrape-nigauds et nids-de-poule, et ce Sinéchetier à Temps Perdu n'en a qu'une vague connaissance, malgré Son acharnement à nous convaincre du contraire. Depuis *Nombres* (1966) jusqu'à *L'Infini* n°138 en passant par *Lois* (1972), *Passion Fixe* (2000) et *Mouvement* (2016), sans oublier — « Vous êtes un néologisme ? », Lui susurra le nez retroussé et la bouche en cœur (心) Josiane Lagneau lors d'un entretien-sic dans *Le Monde* du 4 avril 2016, ce à quoi ce Cajoleur de sonnettes répondit : « Oubli », puisque plus personne ne sait ce qu'il lit. » — sans oublier donc ce grotesque éditorial de *Tel Quel* (n°59, Automne 1974) où Il miaule que « L'étude de Mao est d'ailleurs ici l'impératif numéro un », notre Tigre en papier, lassé du *Petit Livre Rouge*, picore les classiques en S'emmêlant souvent les pinceaux, mais Il a fini par admettre une évidence aussi vieille que Ses premiers pillages de traductions et concéder que la Fosse Interdite du Grand Timonier abrite au moins autant de cadavres que les charniers creusés par la démente combinée de Hitler et Staline.

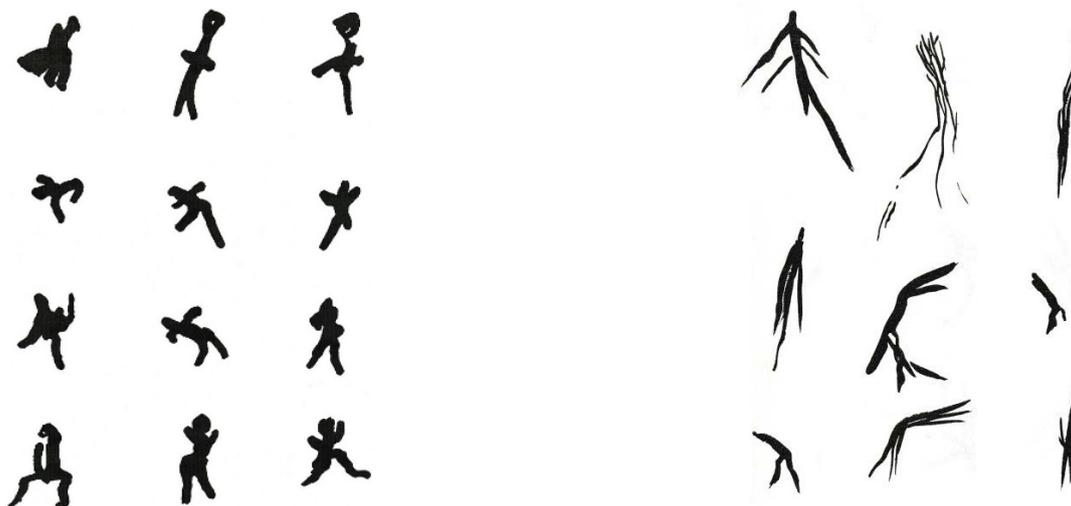
Côté politique Il est un Trublion Échaudé et côté linguistique Il demeure réfractaire à tout enseignement (训), comme l'atteste Son malencontreux *Déroulement du Dao* ci-haut cité — Il n'a toujours pas consulté un psynologue de renom et ignore que la clé de l'idéogramme ornant le titre fanfaron de *Lois*, constitutive du caractère qui désigne Son propre pays, est « eau » (氵), comme dans Bordeaux, 波尔多, « *bo er duo* », « vagues nombreuses », où l'eau monte à ras-bord ! Ce Marco Porigolo nous mène en bateau de par des lagunes embourbées et pérore sur le Dao en dissimulant Ses sources avec force louvoiements et entourloupettes, Il larmoie 流泪 à l'envi bien calé dans Sa gondole allant à vau-l'eau et avec Sa gueule de bois laqué des lendemains de fête en queue de poisson fustige avec suffisance les intellos bouchés qui ne perçoivent pas Son « **ouverture chinoise** » par où s'immiscent des déchets et débris à tire-larigot. Le toc et Ses tics se croisent dans ce carnaval d'incongruités, démêlez-les si le temps qui file toutes voiles dehors ne vous a saignés à blanc, rongés à l'os ou rendus dingos !

« Dans tous mes livres, il y a cette **ouverture chinoise**, et ce qui m'amuse le plus, c'est qu'en général ce n'est jamais repéré dans aucun article. ... *Quelques érudits ont pourtant déjà repéré dans mes livres cette insistance depuis fort longtemps sur la Chine, probablement très étrange chez un écrivain occidental.* (*L'infini* n° 90, 2005, p. 164, *Déroulement du Dao*, 2003)

Une fois de plus, Jim l'Éponge étaie Son Mythe menaçant ruines à coups de contrevérités tonitruantes. Est-il vraiment si « **étrange chez un écrivain occidental** » de s'intéresser à la Chine ? Question de Lui rafraîchir la mémoire et de n'oublier personne, écrivons sur les bancs publics et sur tous les toits que de nombreux écrivains (non sinologues comme Lui !) ont bien avant Son fabuleux Avènement traité de la Chine, sans ressentir le besoin de crier haut et fort leur *sinocompatibilité* afin de nous convaincre de la qualité de leurs écrits inspirés par elle. Chacun à sa manière, ces auteurs sinophiles ont cherché à comprendre ce lointain pays en évitant la grandiloquence, les expédients éditoriaux, les stratagèmes mimétiques et autres grignotages sinologiques déployés par notre Gardien du Temple Sollers.

La liste est longue et non exhaustive : Charles-Augustin de Bassompierre Sewrin, *Les Deux magots de la Chine*, 1813 ; Honoré de Balzac, *La Chine et les Chinois*, 1842 ; Jules Vernes, *Les Tribulations d'un Chinois en Chine*, 1879 ; Paul Claudel, *Connaissance de l'Est*, 1900, *Partage de Midi*, 1906, *Petits poèmes d'après le chinois*, etc. ; Pierre Loti, *Les Derniers jours de Péking*, 1901 ; Léon Byram, *Mon ami Fou-Thau*, 1910 ; Abel Bonnard, *En Chine*, 1920-21 ; Saint-John Perse, *Anabase*, 1924, et ses *Lettres d'Asie* de la même époque ; Albert Londres, *La Chine en folie*, 1925 ; Roland Dorgelès, *Sur la route mandarine*, 1929 ; André Malraux, *Les Conquérants*, 1928, *La Condition humaine*, 1933 (ô maître Goncourt sur son arbre perché, qui depuis la nuit des temps n'a de cesse de Le titiller !) ; Marguerite Yourcenar, *Comment Wang-Fô fut sauvé*, 1938 ; Henri Michaux, *Un barbare en Asie*, 1933, *Un barbare en Chine*, 1937, *Idéogrammes en Chine*, 1975 ; Claude Roy, *La Chine dans un miroir*, 1953, *Sur la Chine*, 1979 ; Teilhard de Chardin, *Le Phénomène humain*, 1955 ; Simone de Beauvoir, *La Longue Marche : Essai sur la Chine*, 1957 ; Alain Peyrefitte, *Quand la Chine s'éveillera...*, 1973 ; Lucien Bodard, *La Chine de la douceur*, 1957, *La Chine du cauchemar*, 1961, *Le Plus Grand Drame du monde : La Chine de Tseu Hi à Mao*, 1968, *Monsieur le Consul et Le Fils du Consul*, 1973-75, *Le Chien de Mao*, 1998.

Je voudrais mettre en pleine lumière *Mouvements* (Éd. Gallimard, 1951, non paginé), d'Henri Michaux, un long poème accompagné de 64 planches, comprenant chacune entre 3 et 24 dessins à l'encre de Chine. Des graphies archaïques y surgissent d'un très lointain passé : « ren » 人 (人, 1, homme), « nü » 女 (女, femme), « da » 大 (大, grand), « tian » 天 (天, ciel), « mu » 木 (木, arbre), « shui » 水 (水, 氵, eau) etc. Ces calligraphies de l'auteur renvoient aux 64 hexagrammes du *Livre des Changements* (*Yi King* ou *Yi Jing*) — curieusement, notre Sinollers n'y fait aucune allusion dans Son banal [Mouvement](#) au singulier ; et lorsque, dans *Passion Fixe*, Il introduit en contrebande de longs passages du *Yi King-Kong*, envieux de l'aura de ce poète Il reste muet sur cette œuvre capitale. Ci-dessous deux des 64 planches (réduites) :



« Michaux connaissait bien la Chine — il y avait voyagé — et connaissait sa culture. A-t-il pensé au lien qui unit, pour un Chinois, peinture et poésie ? Sur le moment, je n'y ai pas songé et je n'ai jamais osé, plus tard, lui poser la question. Je crois qu'il avait perçu, très tôt, ce lien : sa peinture ressemble souvent à des idéogrammes, une espèce d'écriture qui évoque aussi le mouvement de la vie qui va naître. » (Zao Wu-Ki, *Autoportrait*, avec la coll. de Françoise Marquet, Fayard, 1988, p. 80)

Gide s'en remet au jugement de Louis Cheronnet qui, dans sa préface à l'un des recueils de poèmes et de reproductions de dessins de Michaux, affirme :

« [Michaux]... invente des « ectoplasmes », des formes, animaux, végétaux, qui offrent un rapport encore plus lointain avec la réalité que les lithographies ou les pastels d'Odilon Redon, moins viables encore. » (André Gide, *Découvrons Henri Michaux*, Éd. Gallimard, 1941, p. 44)

Le poète Norge, camarade de Michaux au collège Saint-Michel à Bruxelles en 1911, témoigne qu'à douze ans déjà il était fasciné par les caractères. Cet attrait était si intense que, en 1938, il conçut un projet avancé de « Rudiments d'une langue universelle idéographique contenant neuf cents idéogrammes et une grammaire. » (Henri Michaux, *Œuvres Complètes*, tome 3, Éd. Gallimard, Bibl. de la Pléiade, 2004, p.1656, note 3). Et il est explicite à ce sujet dans sa postface de *Mouvements* :

« Mais les signes ? Voilà : l'on me poussait à reprendre mes compositions d'idéogrammes, quantité de fois repris déjà depuis vingt ans et abandonnés faute de vraie réussite, objectif qui me semble en effet dans ma destinée, mais seulement pour le leurre et la fascination. »

Bref, il ne fait aucun doute que plusieurs des dessins de *Mouvements* sont directement inspirés d'idéogrammes archaïques. Enfin, bon sang et sens ne sachant mentir, le Roy sinophile possède les bonnes clés d'analyse :

« Ces signes semblent faire allusion aux idéogrammes chinois, mais [Zao] Wou-Ki a recours en fait à d'autres écritures, aujourd'hui illisibles pour la plupart, les caractères pictogrammes et signes de la préhistoire chinoise, les « écritures » que les fouilles ont exhumées, datant du néolithique ou de l'âge de bronze. Davantage que la calligraphie chinoise, dans ces ruisselements de signes dont le torrent semble balayer Zao Wou-Ki qui traçait des « bonhommes », ces *jeux d'écritures* s'apparentent aux recherches que poursuivent en Europe des peintres que connaît bien Wou-Ki. Michaux est à la même époque [1952] en train de rêver — désespérément — chinois, d'inventer son propre alphabet d'idéogrammes, Atlan, Arp poursuivent une recherche analogue. » (Zao Wou-Ki, Texte de Claude Roy, Coll. Les Grands Peintres, Éd. Cercle d'Art, 1988, p. 47)

Revenons à notre Karaktère surdimensionné martelant en 2005 que « *Quelques érudits ont pourtant déjà repéré dans mes livres cette insistance depuis fort longtemps sur la Chine, probablement très étrange chez un écrivain occidental.* » Il serait encore plus 奇怪 étrange de ne pas ajouter trois autres écrivains à la longue liste de la page 6 ! L'on ne peut passer sous silence *L'Amant* de Marguerite Duras, (1984, ah ce Goncourt qu'il espère encore décrocher grâce au piston pivotant du préfet du jury ! cf. [Le Système Sollers et ses satellites](#)), réécrit en 1991 sous le titre *L'amant de la Chine du Nord*. Mister S. s'est moqué à l'envi du pseudonyme, du penchant pour l'alcool et du physique de l'auteur de *Moderato cantabile*. Or Il est Lui-même passé de Joyaux à Diamant puis Sollers et il est difficile de trouver un coffret à bijoux en pacotille à ce point tambourré de Soi ; ce Pierrot claudiquant et boursoufflé serait donc bien avisé de se saouler la gueule de temps à autre et de moins plagier/copier/pasticher. Tout en poussant un soupir de crocodile repu, pointons aussi du doigt que Marguerite Donnadiou envoie au diable notre Flibustier de la Gironde, qui pour elle n'est qu'un paon singeant l'écriture :

« Sollers est trop limité : quelqu'un comme lui, qui fait tout pour amener à lui le grand public et faire parler de lui en scandalisant la bourgeoisie par des sujets qui ne choquent en réalité plus personne, ne doit pas avoir grande confiance en lui-même. » (Marguerite Duras, *La passion Suspendue, Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre*, Traduit de l'italien et annoté par René de Ceccatty, Éd. du Seuil, 2013, p.71)

Et puis donnons l'accolade à Hergé — *Le Lotus bleu* parut en feuilleton en 1934 et sa version en couleurs en 1946. À droite ci-dessous figure la traduction de 1984 de mon ami Li Binggang (李秉刚), avec les dessins de He Li (何力). Cette bande dessinée se déroule en Chine et relate assez fidèlement, entre autres, un attentat qui se déroula à Moukden (dans le nord-est, aujourd'hui Shenyang, mais Hergé situe l'action à Shanghai), incident qui servit de prétexte à l'occupation japonaise et déboucha sur la seconde guerre sino-japonaise de 1937. Bien qu'il soit « très étrange » de s'intéresser à la Chine, *Le Lotus bleu* fut classé en 1999 au 18<sup>e</sup> rang des cent meilleurs livres du XX<sup>e</sup> siècle, d'après un sondage réalisé par la FNAC/Le Monde. Guidés par l'esprit du deuxième plus ancien livre de la Chine après le *Yi Jing*, en l'occurrence le *Livre des générations antérieures* (Shang Shu 尚書, aussi appelé Shu Jing, 書經, Classique des documents historiques), un recueil de prescriptions et conseils de gouvernants et de sages compilé continûment entre la fin des Shang 商 (-XII<sup>e</sup>) et la fin des Zhou 周 (-256), cité par Confucius (孔夫子, 551-479) et datant dans sa forme actuelle du -III<sup>e</sup>, où il est dit : 滿招損謙受益 ; « La suffisance 滿 appelle 招 la perte/moquerie/critique 損 [tandis que] l'humilié 謙 recueille 受 les avantages/profits 益 », les lecteurs français ont préféré inciter notre Mandarin de Salon à la modestie et L'exclure de ce tableau !

Fasciné par la Chine, Hergé en profite pour insérer de nombreux idéogrammes dans le texte du *Lotus Bleu*. Il fut en cela conseillé par Zhang Chongren (張充仁, 1907-1998), un étudiant chinois à l'Académie des beaux-arts de Bruxelles avec qui il noua une longue amitié, au point de l'incarner sous les bienveillants traits de Tchang Tchong-Ren dans les aventures du jeune reporter belge, notamment dans *Le Lotus Bleu* et *Tintin au Tibet*. L'étymologie du caractère « voie », 道, « dao, ou tao », permet ci-dessous à Hergé de s'en donner à cœur joie (悦).



En effet, sa clé est 辵 ; elle se prononce « chuo », signifie « marcher » et s'écrit 辵 lorsqu'en position de clé. L'autre partie du caractère, à droite, 首, se prononce « shou » et signifie « tête », celle-là même que veut couper l'agresseur de Tintin sous l'emprise de la drogue ! Pour un occidental, cet épisode n'est qu'anecdotique, mais il possède une résonance philosophique pour tout lecteur chinois : si la tête de Tintin tombe, il ne restera que le caractère « marcher », 辵. Or le taoïsme enseigne que pour trouver la Voie, marcher 辵 sur la bonne Voie, il faut se départir de son moi et de son amour-propre, faire preuve d'humilité, abandonner l'intellectualisation superflue afin de ne faire qu'un avec le Dao, 道, le Grand Tout, la Nature — sans tête, Tintin cheminera donc d'un pas plus léger et s'approchera du Dao plus aisément ! Ainsi la traduction chinoise est plus symbolique et drolatique que le texte original.

Sur la colonne de gauche, 吉慶如意 indique *Bonne fortune et félicité selon vos désirs*, et sur celle de droite, 福壽雙全, signifie *Que bonheur et longévité forment une paire complète* — l'utilisation de « bonheur et longévité » n'est pas fortuite, car le terme 福壽膏, « pâte de bonheur et de longévité », est un euphémisme pour « boulette d'opium ». Sur la lanterne au centre, 一路連陞 est à double sens : *Puissiez-vous enchaîner les promotions / monter en grade, ou Puisse votre chemin/voyage vous amener continuellement plus haut*. Sacré Hergé va, il semble bien vouloir contredire son compatriote Magritte : ceci est une pipe...rouge !



Le poème ci-contre, dans la fumerie, est une référence évidente à l'illumination de Bouddha sous un figuier et exprime le détachement des choses matérielles : 蓮清靜為藉(藕)心空 ; 萍自在因根解脫, « *Le lotus est en paix car le cœur de ses racines est vide ; la spirodèle est libre car ses racines sont sans attaches.* » À gauche, les deuxième et troisième caractères du distique (自在, « soi-même être là »), ici traduits par libre, renvoient à l'expression bouddhiste « indépendant » / « qui maîtrise sa destinée » ; et les deux derniers caractères (解 et 脫, « se détacher/se défaire », et « se décharner/se dépouiller ») font référence à la doctrine bouddhiste enjoignant l'homme à se libérer de l'illusion du moi et du monde qui est souffrance afin d'atteindre le nirvâna au moyen de la méditation.

Pour planer loin des vicissitudes, l'opium est parfois d'une aide précieuse !

Je m'en voudrais aussi de ne pas saluer Pascal Quignard, qui a souvent pratiqué la Chine, notamment dans « La dernière leçon de musique de Tch'eng Lien » (in *La leçon de musique*, Éd. Hachette, 1987), dans *Petits Traités I* (« *Vie de Lu* », 1981) et *Petits Traités II* (« *L'Oreiller de Sei* », 1983), ou encore dans sa translittération du chapitre « Sur le doigt qui montre cela » (Éd. Michel Chandeigne, 1990), tiré du seul recueil de textes philosophiques de Kong Sunlong, 公孫龍 — un logicien sophiste de « L'École des lois [ou formes] et des noms », 刑[形]名家, du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Quignard a sagement intégré la Chine dans plusieurs de ses écrits et obtenu le fameux prix dont rêve notre Han...neton bordaquatique (波尔多) aux antennes rognées ! D'où peut-être la tornade Sollers qui vient de s'abattre sur lui dans *Beauté* (Éd. Gallimard, 2017) ?

Ce Rossignol (sans clef mais enroué) n'aime pas les artistes qui Lui font de l'ombre. Sa pratique démontre que « écrire » signifie pour Lui batifoler autour de mirages et d'ilots exquis, polir les facettes de Son personnage, faire campagne pour la propagation de Son Nom et musser dans les jardins d'autrui pour remplir Sa besace de fruits agréables à Son palais. Dans cette attaque, on se rend compte qu'Il a une *Obsession Fixe* : Quignard est « ... un écrivain (qui) lit ses textes, et, de temps en temps, joue un peu de piano. [...] Il a eu le prix Goncourt, c'est une sorte de Houellebecq en beaucoup plus chic. » (p. 96). Il est indéniable que l'auteur d'*Ombres errantes* explore d'autres sphères que l'auteur-hipster de *Rester Vivant* qui, par soumission à l'appel de la sirène marchande et spectaculaire, nous a infligé en 2016, au Palais de Tokyo, une expo de photos, jouets et accessoires de... son toutou trépassé ! Une métaphore, non pas de l'amour absolu comme voudrait nous le faire croire le slogan de cette surexposition affairiste, mais plutôt de l'indécrottable sottise humaine et de la récupération commerciale tous azimuts — à l'heure du crépuscule Sollers, l'abandon du domaine de la lutte se fait au profit du label et de la bête.

Quignard préfère se tenir loin des tourbillons et de l'agitation du Cirque du Sollers et il ne court pas après les honneurs à coups de postures médiatiques, d'impostures éditoriales et de rafistolages de traductions chinoises non référencées. Au demeurant, ce n'est pas un hasard si le scénario étriqué de *Beauté* tourne autour d'une pianiste et que notre Chroniqueur non tempéré, dans le dernier numéro de Sa Revue, plaque Ses doigts boudinés sur une partition de Bach (p. 98) — Il semble jalouser follement tout musicien qui peut jouer cette pièce au lieu de se la jouer pour la galerie. De plus, Quignard a eu la décence de dire franchement :

« Le texte chinois du Kong-souen Long-Tseu [Kong Sunlong] que j'ai utilisé est celui retranscrit par Ignace Kou Pao-koh (Ignace Kou Pao-koh, *Deux sophistes chinois, Houei Che et Kong-souen Long*, Bibliothèque de l'Institut des Hautes Études Chinoises, Vol. III, Paris, 1953, pp. 37-43). J'en ai adopté la plupart des leçons. Le texte procuré sous forme d'entretien en évoque d'autres, soit qu'elles ont paru possibles au traducteur, soit que d'autres les ont proposés. Je ne sais pas parler le chinois. » (Pascal Quignard, *Sur le doigt qui montre cela*, op. cit. p.15) « J'amplifie une vieille légende. Je l'ai lue dans une note savante due à Tchang Fou-jouei à la page 432 du second tome de la *Chronique des mandarins*. La traduction française du livre de Wou King-tseu est parue en 1976. Je brode rêves et réflexions autour de la légende de Yo Pa. J'invente les dialogues, les souvenirs. Mais la scène finale est celle de la légende. » (*La leçon de musique*, op. cit., p.99)

Les sources de Quignard sont translucides ! Et puis il ne faut pas non plus oublier des auteurs plus anciens comme Montaigne, Pascal, Montesquieu ; ou encore Malebranche (*Entretien d'un philosophe chrétien et d'un philosophe chinois*, 1688) ; Jean-François Regnard (*Les Chinois, comédie en quatre actes*, 1692), Fénelon (*Dialogues des morts*, 1712, comprenant une longue discussion entre Socrate et Confucius, sous-titrée « Sur la prééminence tant vantée des Chinois ») ; Alain-René Lesage (*Arlequin Barbet, Pagode et Mandarin*, 1723 ; *La Princesse de la Chine*, 1729) ; Voltaire (*L'Orphelin de la Chine*, 1755 : une histoire ancestrale maintes fois adaptée en Occident) ; et aussi Diderot, Chateaubriand, Hugo, Gauthier, Renan, Mallarmé, Mirbeau, etc., qui abordèrent la Chine sous divers angles... avec plus ou moins de bonheur selon leur degré de connaissance du monde chinois et leur ouverture d'esprit.

Attardons-nous sur Victor Segalen (1878-1919) qui séjourna longtemps en Chine en tant que médecin militaire et archéologue amateur averti. Sa maîtrise du chinois était assez bonne pour lui permettre de s'entretenir avec les autochtones, mais non de lire la poésie classique dans le texte. Pourtant, il sut capter l'essence de cette culture, comme le prouvent le recueil de poésie *Stèles* (1912), la prose poétique *Peintures* (1916), les romans *Le Fils du ciel* (1917) et *René Leys* (posth., 1921) — lequel prêta son nom à Simon Leys (Pierre Rickmans, 1935-2014), l'un des plus grands sinologues polymathes contemporains. Nous sommes ici à des années-lumière des Frimeurs et Hâbleurs qui pour faire des yeux doux à la comète s'affublent d'un alias cristallin et scintillant !

Et ce n'est pas tout, je me dois aussi d'évoquer rapidement ces hommes de lettres et penseurs étrangers qui depuis des lustres se sont penchés sur la Chine. Citons Leibniz (1646-1716) qui a beaucoup écrit sur ce pays, notamment sur le supposé « système binaire » du *Yi Jing* (ou *Yi King* ; *Livre des Changements/Transformations/Mutations*). Mon but n'est pas ici d'épiloguer sur la découverte « retrouvée » ou non du calcul binaire dans le *Yi Jing* où les lignes brisées — — seraient remplacées par 0, et les lignes pleines — — par 1. Nous savons aujourd'hui que ce n'est pas le cas : il s'agit « uniquement » d'un livre de divination. Je veux simplement établir que depuis belle lurette de nombreux intellectuels non sinologues se sont brillamment penchés sur le *Yi Jing* et la Chine.

Par ailleurs, *Les trois bonds de Wang-Loung. Roman Chinois* (1915) d'Alfred Döblin nous transporte dans la Chine imaginaire de l'auteur. *Le Jeu des perles de verre* (1943, l'un des noms du jeu de stratégie chinois connu sous son nom japonais de Go) de Hesse, s'inspire de la philosophie confucéenne et de la pensée chinoise en général. Une fable politique de Kafka, *La muraille de Chine* (1944), met en scène un enfant-narrateur qui assiste à la construction de celle-ci. Et puis il y a Russell, Jung, Pound, Musil, Borges, Brecht, Kerouac etc., pour ne nommer que quelques noms accrocheurs parmi tant d'autres.

Notre Ensorsollers se croit né de la dernière pluie...et, comme on vient de le voir, son intérêt pour la Chine n'a vraiment rien de **très étrange** et encore moins d'unique ! En outre, ces dizaines d'illustres lettrés n'eurent pas besoin de faire appel à une phalange de thuriféraires et de fiers-à-plume pour nous convaincre de les lire...et ils surent garder leurs distances avec le pouvoir, tant chinois qu'occidental — Hugo par exemple, dans sa mémorable lettre du 25 novembre 1861, dénonça vertement la mise à sac en octobre 1860 du somptueux Palais Yuanming yuan (圓明園, « Jardin de Perfection et de Clarté », qu'il appelait Palais d'été (sic)) par les troupes françaises et britanniques. En voici des extraits :

« Tous les trésors de toutes nos cathédrales réunies n'égaleraient pas ce formidable et splendide musée de l'Orient. [...] Devant l'histoire, l'un des deux bandits s'appellera la France, l'autre s'appellera l'Angleterre. [...] J'espère qu'un jour viendra où la France délivrée et nettoyée, renverra ce butin à la Chine spoliée. »

Ajoutons à cela que, en 1860 (pendant la seconde Guerre de l'Opium) et en 1900, les sac-cages du Palais Yuanming yuan détruisirent, entre autres, la majeure partie de l'une des plus grandes œuvres de tous les temps : le *Grand Dictionnaire Yong Le*, 永樂大典, *Yong Le dadian*, (1409), l'encyclopédie universelle de l'ère impériale Yong Le (1403-1425), une compilation d'ouvrages comprenant 22 877 fascicules et englobant toutes les branches du savoir. L'un des deux seuls exemplaires disparut dans les flammes à Nan Jing (南京, ou Nanking) en 1646 ; les troupes françaises et britanniques, ayant deux siècles plus tard incendié le Palais Yuanming yuan lors d'une opération de l'Europe civilisée, il n'en subsiste plus que 797 fascicules. Quant à Montesquieu, il fait de ce lointain pays l'archétype du pouvoir absolu (« La Chine est donc un État despotique, dont le principe est la crainte », *Esprit des Lois*, VIII, 21). La terreur, à des degrés divers, ne règne-t-elle pas encore aujourd'hui un peu partout ? Rappelons aussi que Simon Leys, dans *Les habits neufs du président Mao*, dénonça dès 1971 les atrocités du régime maolâtre, alors qu'en 1974 notre Garde à Foulard en soie tout feu tout flamme se laissa séduire et museler par les sirènes du Parti. Voilà une bonne raison d'afficher Sa fierté d'être inclus dans un dictionnaire de la Chine Pop ! Ce Coq en pâte monté sur Son *ego sum* donne de la voix pour qu'on l'entende lubies *et orbi* et Il a beau avoir fait sur le tard Son autocritique et admis la justesse des analyses de Leys, Il ne rougit pas, embaumé dans Sa morgue des lendemains qui déchantent, lorsqu'Il meugle dans *Le Figaro* du 17 avril 2016 qu'Il est « *Européen d'origine française qui aura son nom dans un dictionnaire chinois.* » (cf. [Le Système Sollers](#)...). Imagine-t-on Simon Leys coqueriquer de pareille et pédante manière ?

« Maintenant nous allons aller du côté de *Passion fixe* [2000] où, là aussi il y a beaucoup de chinois et pas une seule mention n'en est faite dans la critique littéraire. [*J'y vais*] Il faut s'y faire. Tout ça passe inaperçu [*J'y cours*], mais c'est pourtant là. C'est même d'autant plus étonnant que ce livre utilise beaucoup le *Yijing*. Tout le monde connaît le *Yi King*, mais ici personne ne fait attention. [*J'y vole*] Il y a pourtant dans ce livre beaucoup de signaux [sic !] imprimés. Ces traits brisés et ces traits pleins, ce n'est pas de la décoration [*sick* !]. » (*L'Infini*, N° 90, 2005, p. 166 ; *Déroulement du Dao*, texte doctement (ré) cité par Solliu dans *L'Infini* N° 138, Hiver 2017, p. 26)

Notre Astre outré pleurniche (流泪) tambour battant et S'apitoie sur la cruelle indifférence dont Il est victime. Est-Il menacé d'éclipse ou agonise-t-Il emmitoufflé dans Sa nostalgie ? Souffre-t-il d'insolation aiguë ou est-Il déjà épigone *with the wind* de ce siècle parti au grand galop ? Ses muses l'ont-elles voué aux gémonissements ou se languissent-elles incandescentes aux enfers ? Cramoisit-Il de honte (愧) ou de remords en Se remémorant certaines de Ses élucubrations ? A-t-Il égaré Son porte-clés pendant Sa longue marche le long de la Seine ou en traversant le Pont de Pierre ? Songe-t-Il à Se flamber la cervelle chez Maxim's après avoir bouffé un bar nappé de caviar et accompagné d'un Château Tralala d'avant l'ère des fagots ? *Cry me a river* voire le Fleuve Jaune !

C'est précisément parce la culture chinoise n'est pour Lui que parure et afféterie que si peu de lecteurs Lui prêtent attention. Elle n'est entre Ses mains qu'un prétexte à l'affichage et à l'esbroufe, un canevas sur lequel Il peut palabrer et extravaguer selon ses caprices ; ne mesurant pas sa densité et son enracinement millénaire, ce roué Lamenteur butine au gré de Ses humeurs et ne parvient pas à l'intégrer au corps d'un récit. On sent à des *li* à la ronde qu'il s'agit d'un exercice gratuit, d'une construction de bric et de broc et non d'une création originale ; c'est fait et surfait, avec les paroles d'autrui, à rabais, de seconde main, truffé de passementeries et de propos trafiqués.

Il effleure la pensée chinoise du bout des lèvres et, n'arrivant pas à S'en imprégner, Il fait Son miel de quelques morceaux fins. Il étale fièrement Sa sinitude et Se targue de nous faire découvrir la Chine et ses arcanes, comme si personne avant Lui n'avait tracé la Voie de façon plus limpide ( 诘 ). Cet Imbu concocte un brouet imbuvable et S'en remet à des manœuvres lamentables pour attirer l'attention, grâce à Solliu et consorts, sur Ses montages — Il a mis au point un procédé de fabrication de *patchworks* et, au lieu de créer des œuvres *sui generis*, comme par exemple le groupe des Bleu Blanc Belges frappant dans le MHYL (Michaux, Hergé, Yourcenar, Leys), Il assemble des fragments littéraires qu'Il arrange à l'avenant. En un mot comme en cent, Ses livres sont un écran de fumée et ne nous instruisent en rien car, incapable de S'effacer, Il fait fi des vertus taoïstes et préfère déballer Ses divagations et fantasmes.

Au fil de Ses tapages, ce Perroquet rabâcheur exhibe Ses références-sic au monde chinois. Comment les rater, Il nous en avise toujours à tue-tête en battant des ailes et en S'égosillant Oyez, *oh yeah*, jouez Mon haut Moi résonnez trompettes... Je M'aiMe Moi et Mon manège à Moi c'est Ma Chine... depuis le *big bang* avec Mes *Lois* Je lutte contre les carcans pour tous... alliance des cathos et des cocos il faut s'en sortir brandir *Nombres* méditer Mes présages... et quand Éva M'a invité pour une conférence au MoMA J'ai dit Bibi va la croquer leur Pomme à coups de *Fugues* cœur au poing... les Rollignes Stones Me cachaient le Sollers et Warhol a refusé de M'icôner à la Bardot et autres *Femmes* quel *Drame let it bleed*... J'ai avalé Mon chapeau et la campbelle soupe aussi mais à quel prix ce bouillon et l'art là-dedans voir Mes signaux *Paradis* suivre Mes brisées... dans quel monde valsons-nous bouffonnés par le temps et éperdus sourds à Ma voix pas d'excuses Je M'inscris *Ik et nunc* dans l'aujourd'hui à venir ... Julia Me pourléchait à pierre fendre et avec son sang a grafitté Mao ou le Tao... alors J'ai dit Yo-Yo et tourné casaque pour courir vers Moi jambes au cou Je Le cherche où doux verrou.

Le message est dès lors relayé par Ses hologrammes, porte-voix et apôtres confits dans Sa Revue et dans quelques publications et sites complices. Dans *Passion Fixe*, notre Devin rouge en habit de *Devil ex machina* est tellement pressé de nous faire gober les gages d'authenticité de Son chinage qu'Il utilise, sans en piper mot, la traduction française d'Étienne Perrot du *Yi King [Yi Jing]*, *Livre des Transformations*, faite à partir de la traduction allemande de Richard Wilhelm ! À gauche celle-ci (Libr. de Médicis, 1973, p.325), à droite l'ahurissante « adaptation » Sollériaque, pp. 115-116, reprise par Solliu dans *L'Infini* n° 138, p. 38 :

<p><i>Ta Tchouan   Le grand commentaire</i></p> <p>6 Le créateur connaît par ce qui est aisé. Le réceptif est capable d'agir par ce qui est simple.</p> <p>Le créateur de par sa nature est le mouvement. Au moyen du mouvement il parvient très aisément à unir ce qui est séparé. De cette manière, il demeure sans fatigue, car il conduit des mouvements infinitésimaux quand les choses sont toutes petites. Parce que la direction du mouvement est déterminée dans le germe le plus infime du devenir, tout le reste se développe régulièrement d'une façon spontanée et parfaitement aisée. Le réceptif de par sa nature est repos. Au moyen du repos ce qu'il y a de plus simple est rendu possible dans l'existence spatiale. Cette simplicité qui naît d'une pure réceptivité est alors le germe de toute multiplicité spatiale.</p>	<p>Je me revois, dans Central Park, en train de lire <i>Le Grand Commentaire</i> de Ta Tchouan :</p> <p>« Le Créateur connaît par ce qui est aisé. Le Réceptif est capable d'agir par ce qui est simple. Le Créateur, par sa nature, est le mouvement. À travers le mouvement, il parvient avec la plus grande facilité à voir ce qui est séparé. De cette façon, il demeure sans fatigue, il conduit des mouvements infinitésimaux quand les choses sont atomiques. Parce que la dimension du mouvement est déterminée par le germe le plus infime du devenir, tout le reste se développe de façon spontanée et libre. Le Réceptif, lui, par sa</p> <p style="text-align: center;">115</p> <p>nature, est repos. Au moyen du repos, ce qu'il y a de plus simple est rendu possible dans l'existence spatiale. Cette simplicité-là, qui naît d'une pure réceptivité, est alors le germe de toute multiplicité. »</p>
---	--

Ce passage mérite que nous nous attardions sur Sa méthode patentée de « traitement de texte » appelée « *textshop* ». Notre Co-Recteur Chipoteur révise ici à tire-d'aile la traduction du français de l'allemand du chinois ; ce paragraphe illustre noir sur blanc Son *modus operandi* et ressemble à bien d'autres du même genre dans *Drame* (1965), [Nombres](#) (1966) et [Mouvement](#) (2016) — ce Vendeur à la criée n'a toujours pas changé de logiciel, Il écoule à bas prix ses contrefaçons *made in China* et Se livre sans retenue au copié/collé/chiqué. Le tableau comparatif suivant ne tient pas compte des changements de ponctuation arbitraires, mais les mutations significatives et les variations insignifiantes nées de la malice de notre *Pen in the ass* y sont surlignées... car il y a péril jaune en la demeure :

<p>Wilhelm/Perrot, <i>Yi King</i>, 1973, <i>op. cit.</i>, p. 325</p> <p><i>Ta Tchouan / Le Grand Commentaire</i></p>	<p>Sollers, <i>Passion fixe</i>, 2000, <i>op. cit.</i>, pp.115-116</p> <p>Je me revois, dans Central Park, en train de lire <i>Le Grand Commentaire</i> de Ta Tchouan :</p>
<p>6. Le créateur connaît par ce qui est aisé. Le réceptif est capable d'agir par ce qui est simple.</p>	<p>Le Créateur connaît par ce qui est aisé. Le Réceptif est capable d'agir par ce qui est simple.</p>
<p>Le créateur de par sa nature est le mouvement.</p>	<p>Le Créateur, par sa nature, est le mouvement.</p>
<p>Au moyen du mouvement il parvient très aisément à unir ce qui est séparé.</p>	<p>À travers le mouvement, il parvient avec la plus grande facilité à voir ce qui est séparé.</p>
<p>De cette manière, il demeure sans fatigue, car il conduit des mouvements infinitésimaux quand les choses sont toutes petites.</p>	<p>De cette façon, il demeure sans fatigue, il conduit des mouvements infinitésimaux quand les choses sont atomiques.</p>
<p>Parce que la direction du mouvement est déterminée dans le germe le plus infime du devenir, tout le reste se développe régulièrement d'une façon spontanée et parfaitement aisée.</p>	<p>Parce que la dimension du mouvement est déterminée par le germe le plus infime du devenir, tout le reste se développe de façon spontanée et libre.</p>
<p>Le réceptif de par sa nature est repos.</p>	<p>Le Réceptif, lui, par sa nature, est repos.</p>
<p>Au moyen du repos ce qu'il y a de plus simple est rendu possible dans l'existence spatiale.</p>	<p>Au moyen du repos, ce qu'il y a de plus simple est rendu possible dans l'existence spatiale.</p>
<p>Cette simplicité qui naît d'une pure réceptivité est alors le germe de toute multiplicité spatiale.</p>	<p>Cette simplicité-là, qui naît d'une pure réceptivité, est alors le germe de toute multiplicité.</p>

Notre Pinailleur au pif de sinoenologue aurait-il consulté la traduction allemande et/ou l'original chinois pour justifier Ses modifications ? *You bet... in your wildest dreams*, cet Écumeur de grands crus ne S'abaisse pas à de telles futilités ! Fidèle à Son habitude discrètement ancrée depuis *Lois*, Il éparpille ci et là Ses retouches malsaines ou superficielles (voir moult exemples dans [Le Mouvement Sollers](#)), afin de mieux rouler dans un *dim sum* Ses rares lecteurs ébahis ou mal informés. Plutôt que de gêner la version française tirée de la germaine, Il aurait mieux fait de consulter dans la langue de Proust la traduction maintes fois rééditée de Philastre (1837-1902), faite directement à partir du chinois — *l'incipit* de Wilhelm/Perrot (« Le créateur connaît par ce qui est aisé », 乾以易知) s'y lit comme suit :

*L'activité énergétique (khien) sert à faciliter la connaissance<sup>1</sup> ;  
la passivité (khouen) sert à distinguer la possibilité.*

TSHOU HI. — *Khien* exprime l'activité et le mouvement ; précisément ce qui crée. Cette activité peut naturellement commencer (créer) les êtres et rien ne lui est impossible ;

(*Le Yi King*, Traduit du chinois par Paul-Louis-Félix Philastre et présenté par François Julien, Éd. Zulma, 1992, p. 787) Philastre saisit ici à merveille le sens originel du caractère 乾, « khien » (« *qian* » dans la romanisation chinoise officielle dite *pinyin*, 拼音, « assembler les sons »). « Khien » est le premier des 64 hexagrammes du *Yi Jing* et est formé de six lignes ☰ pleines représentant le principe *Yang*, l'attribut du Ciel, du père, de l'élan ou du dynamisme fondamental, la puissance active de transformation, selon la traduction proposée par Jean Lefeuvre dans le dossier *Yi Jing* du *Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise* (Éd. Desclée de Brouwer, 2001) Soucieux de préserver sa traduction de tout relent judéo-chrétien, Philastre rend ce caractère par « activité énergétique » ; son vis-à-vis complémentaire est « la passivité », « khouen » (坤, *kun* en *pinyin*), qui représente le principe *Yin* formé de six lignes ☷ brisées, l'attribut de la Terre, de la mère, le repos fondamental, la puissance passive de réalisation, précise Wang Bi (王弼, 226-249) par la plume de Lefeuvre. « Activité énergétique » est donc un choix tout à fait judicieux, sans aucune connotation créationniste ou monothéiste, nos concepts sur les causes du surgissement de l'univers étant tout à fait étrangers à la pensée chinoise antique.

La terminologie de Wilhelm/Perrot n'est certes pas des plus heureuses... et notre Copiste agréé amplifie leur maladresse par Ses interventions intempestives. L'ajout d'une majuscule à « créateur » rend peut-être Son texte plus familier aux lecteurs chrétiens, mais cette astuce trahit la lettre et l'esprit du *Yi Jing*. Il avait pourtant les témoignages de la science à portée de main. En effet, de longs fragments du chapitre intitulé *Le temps et l'homme oriental* (Joseph Needham, in *La science chinoise et l'Occident*, traduit de l'anglais par Eugène Simion, avec le concours de R. Dessureault et J.-M. Rey, Éd. du Seuil, 1973, pp. 155 à 203) ont été repris dans *Tel Quel* (n° double 48/49 et n° 50). Ce livre est constitué d'articles, de conférences et d'essais publiés parallèlement à l'ouvrage encyclopédique (*Science and Civilization in China*, Cambridge University Press) entrepris par Needham et ses nombreux collaborateurs chinois et occidentaux — à sa mort en 1995, il comptait 17 des 30 volumes prévus et, Christopher Cullen ayant pris la relève, le 25<sup>e</sup> est paru en 2015. La revue *Tel Quel* étant en 1972 éditée aux Éd. du Seuil, là même où O-Sollers-Mio y gérait une collection éponyme, il va de soi qu'il a feuilleté le texte de Needham — et les 31 pages choisies, une fois n'est pas coutume, lui ont été clairement attribuées, la traduction de ce livre au Seuil ainsi que les n° 48/49 et 50 de Sa Revue ayant été à toute fin pratique mis en page en même temps. Cependant, trois décennies plus tard, dans *Passion Fixe*, il semble bien que notre Emberlificoteur n'ait pas encore terminé la lecture de ce livre scientifique, distrait sans doute par la poésie élégiaque de Son pote Mao et par le charivari de sa bande de zigotos aux longs couteaux ; s'Il l'avait lu jusqu'au bout, Il Se serait alloué quelques secondes de réflexion et n'aurait pas défié le « créateur » en l'ornant d'un C tape-à-l'œil. En effet, le chapitre final intitulé *La loi humaine et les lois de la nature* donne à méditer ce qui suit :

« Afin de croire à l'intelligibilité rationnelle de la nature, l'esprit européen devait présupposer (ou trouvait qu'il était très commode de présupposer) l'existence d'un Être Suprême qui, lui-même rationnel, aurait posé cette intelligence dans la nature. [...] Cet abîme, entre ceux qui observaient empiriquement la nature [les taoïstes anciens] et les penseurs rationalistes [mohistes et logiciens], est sans équivalent, au moins quant à son importance, en Europe [quant aux légistes et confucéens ils ne s'intéressaient absolument pas à la nature] ; comme Whitehead l'a suggéré, cela tient sans doute à ce que la pensée européenne était dominée si fortement par l'idée d'un créateur suprême, dont la rationalité

était la garantie de l'intelligibilité de la création. Quels que soient les besoins de l'humanité aujourd'hui, un tel Dieu suprême devait nécessairement être personnel. Nous ne trouvons pas cela dans la pensée chinoise. » (pp. 238-239)

Il est difficile d'être plus clair et de remettre ce C à sa place minuscule ! Notre Sinocatho mâtiné de post-modernisme change aussi « très aisément à unir ce qui est séparé » par « avec la plus grande facilité à voir ce qui est séparé » ; « toutes petites » devient « atomiques » ; « parfaitement aisée » se fait « libre » — oui, à ce point libre qu'on frise le ridicule ! Remplacer « unir » par « voir » altère radicalement le sens de l'énoncé, éliminer « toutes petites » pour « atomiques » peut sembler une brouille, mais est erroné dans le contexte historique et sociétal où fut conçu le *Yi Jing*. Bref, cet Anarchineur S'adonne au *cut-up*, à l'escamotage et au rapiéçage pour nous livrer un *patchwork* mal cousu avec des lambeaux de la traduction de Wilhelm/Perrot bricolés selon Son bon plaisir. *Please, Sunair, cut it off*, vivez le taoïsme en toute humilité et ne le corrompez pas en l'assaisonnant au gré de Vos taocades !

Parvenu au septième ciel à force de glaner, ponctionner et fricoter, notre Charcutier poursuit Sa course cosmique. Si Ses bidouillages nous ont laissés pantois, Son Éruption Interstellers dans le *Yi Jing* nous sidère et Son entrée en scène B.C.B.G (« Je me revois, dans Central Park, en train de lire *Le Grand Commentaire* de Ta Tchouan ») est une aberration. Il ignore que « *Le grand commentaire* » est la traduction littérale du titre « *Ta Chouan* » (大傳, « *Da Zhuan* en *pinyin*) — chez Wilhelm/Perrot, les italiques sont donc de mise, ainsi que la barre oblique séparant la traduction française de ce titre. N'ayant pas accès au texte original et ne maîtrisant pas le sujet dont Il Se croit un interprète chevronné, ce Cyclope piqué de la tarentule reproduit à la sauvette le titre en italiques sur le plafond de Sa caverne et l'attribue à Ta Chouan... l'ancêtre chinois des Chouans planteurs de choux gras ?

Mais il fait pis que faire chanter Sa Copie voleuse. Chez Wilhelm/Perrot, le chiffre 6 (soit la sixième section de la première partie du *Ta Chouan*) est détaché du reste du texte. Pourquoi ? Parce que seules les deux phrases qui suivent font partie du corpus du *Ta Chouan* et que les observations additionnelles, imprimées en plus petit, datent de beaucoup plus tard. D'ailleurs, cela est manifeste dans la traduction de Philastre — *Le Grand Commentaire* proprement dit, succinct et sibyllin (« *L'activité énergétique* (khien) sert à faciliter la connaissance ») est mis en valeur par des italiques et placé en retrait, tandis que les explications de Tshou Hi (en *pinyin*, Zhu Xi, 朱熹, 1130-1200, un célèbre philosophe néo-confucéen de la dynastie Song 宋, 960-1279) occupent toute la largeur de la page. Notre Désastre Sollers, Lui, croit faire reluire Sa Page en présentant le tout à Sa guise, d'un seul tenant, comme si c'était là l'œuvre originale. Bavure ou berluie d'un débutant brouillon qui, préoccupé par Sa lourde digestion et les reflux acides qui Lui font craindre de vomir Ses tripes, tient à nous faire part de Ses « lectures » après un déjeuner sur l'herbe trop arrosé et trop amphétaminé ! Il y a une seule leçon à tirer de cette mésaventure : frayer avec les taoïstes exige la sobriété. Remarquons de plus que Philastre souligne clairement que l'exégète du *Grand Commentaire* qu'il traduit est Zhu Xi, tandis que Wilhelm mélange « des extraits des commentaires les plus importants » (*op. cit.*, p.15) avec ses remarques personnelles... siphonnés en vrac par le Convertisseur Sollers ! Ragaillard par Ses tripatouillages de la traduction française de Perrot de l'allemande de Wilhelm du chinois, cet Officier de l'Ordre National du Mérite prend du galon et bombe le torse, question d'embrouiller encore plus le lecteur et d'effacer les traces de Ses rapines — Il modifie maintenant en catimini la traduction *frenchy* de l'anglaise de Stephen Karcher du chinois. Il est fort en camembert ce Porteur de la Breloque Méritocramée : Il corrige à la sauvette et met le tout entre guillemets, Il tronque moult citations par-ci par-là en recourant à la technique du *cut-up* dégotée chez Burroughs/Gysin et adoptée par Lui depuis longtemps, puis grâce à *textshop* Il raboute ces éléments épars pour en faire une autofiction Sollersienne pur-sang... ou plutôt pur-jus de concentré dénaturé. Ces fruits tavelés de Ses mystifications, bricolages et duperies justifient que Lui soit attribuée illico la Palme d'Or du meilleur Pasticheur des Gaules ou bien la Médaille de l'Artisan Émérite décernée par la Confrérie des *Pickpocketbooks* Anonymes !

En effet, cet Épinglé de l'Élysée incorpore dans *Passion Fixe* deux autres impurs produits de Son terroir, des commentaires de deux hexagrammes subtilisés chez... une inconnue spoliée dont j'ai flairé l'empreinte entre les lignes. Le météore Sollers rejoint ici l'orbite de la planète Plagiat : ci-dessous, à gauche, la traduction de Sophie Bastide-Foltz (Éd. Payot & Rivages, 1998, pp. 245 et 159), à droite les vulgaires larcins de *Passion Fixe* (pp. 235 et 241), dégorrés par Solliu dans la dernière mouture de *L'Infini* (pp. 42 et 44-45) :

<p><i>Commentaire</i> : Une inclination personnelle s'engage joyeusement à la suite d'une énergie nouvelle. Au-dessus du lac est le tonnerre. La situation est en train de changer. Pour avancer, il vous faut trouver un moyen de mettre au jour les ressources qui sont en vous. Et c'est par la femme et le yin que vous y parviendrez. Ne cherchez pas à dominer la situation. Adaptez-vous et faites ce qui est demandé. En réalisant votre potentiel, vous verrez ce qui est à rejeter. L'épousée reflète l'union du Ciel et de la Terre. Si le Ciel et la Terre ne s'accordaient pas, <u>qu'en serait-il des myriades d'êtres ?</u> Pour l'épousée, c'est à la fois une fin et un commencement. Mélez plaisir et inclination. <u>C'est ainsi que l'on se gagne la jeune fille.</u> N'imposez pas votre volonté. Ne faites aucun projet, ne donnez pas de directive à qui que ce soit. Soyez souple et pliez-vous aux circonstances.</p>	<p>Le commentaire dit ceci : « Une inclination personnelle s'engage joyeusement à la suite d'une énergie nouvelle. Au-dessus du lac est le tonnerre. La situation est en train de changer. Pour avancer, il vous faut trouver un moyen de mettre au jour les ressources qui sont en vous. Et c'est par la femme et le yin que vous y parviendrez. Ne cherchez pas à dominer la situation. Adaptez-vous et faites ce qui est demandé. En réalisant votre potentiel, vous verrez ce qui est à rejeter. L'épousée reflète l'union du Ciel et de la Terre. Si le Ciel et la Terre ne s'accordaient pas, <u>que deviendraient les myriades d'êtres ?</u> Pour l'épousée, c'est à la fois une fin et un commencement. Mélez plaisir et inclination, c'est ainsi qu'on gagne la jeune fille. N'imposez pas votre volonté. Ne faites aucun projet, ne donnez pas de directives à qui que ce soit. Soyez souple, pliez-vous aux circonstances. »</p> <p style="text-align: right;">235</p>
--	---

Sauve qui peut, ça sent le Gazollers à plein grand-nez ! Tout ceci prouve au moins une chose : Ses émanations provoquent chez les sinologues la nausée et ils ne Le lisent point, sinon ils auraient depuis longtemps dénoncé Ses supercheries... à moins que, bienheureux qui à juste raison y pense, ils ne se tiennent sagement cois dans l'espoir d'avoir leurs entrées dans les antichambres de l'empyrée pour y obtenir l'auguste Imprimatur. Dans l'encadré ci-dessous, Il atteint la plénitude de la simplicité dans l'art de la tricherie : remplacer « ici » par « maintenant » et « exubérant même » par « et même exubérant », puis transcrire intégralement la dernière phrase est un pensum de collégien proche du nirvâna des cancre :

<p>L'abondance, la plénitude décrit la situation en termes d'abondance, d'opulente fertilité. Il s'agit <u>ici</u> d'être expansif, <u>exubérant même</u>. De laisser déborder des flots de bons sentiments et de faire preuve d'une grande générosité. À celui qui donne sans compter, les forces célestes accordent réussite, pouvoir d'action et capacité de mener tout à bien. Mais seul un homme libre de tous chagrins ou soucis est en mesure de donner ainsi. <u>Il faut être comme le soleil de midi qui éclaire toutes choses et chasse l'ombre de la terre.</u></p>	<p><u>Le commentaire</u> : il s'agit <u>maintenant</u> d'être expansif, <u>et même exubérant</u>. <u>Il faut être comme le soleil de midi qui éclaire toutes choses et chasse l'ombre de la terre.</u></p> <p>Pourquoi pas ?</p>
--	--

Plus Il progresse dans *Passion Fixe*, plus Son affection régresse ; peu avant la fin (p. 287), plumé et racorni, Il dérobe un passage dans la traduction française de Bastide-Foltz de la traduction anglaise de Karcher du chinois (*op. cit.* p. 248) ... et l'enrobe à Son goût — or il s'agit en fait du texte-source expliquant l'hexagramme *Feng* ䷶ (豐, abondance), alors que le Commentaire proprement dit (non reproduit ici) ne vient qu'une vingtaine de lignes plus loin. Mais notre Escroqueur à longues dents est pressé d'en finir et nous offre, à droite ci-dessous, « Le commentaire » ! Pourquoi Se priverait-Il du plaisir d'endosser le costume de l'Entaché-Parlementeur et de Se livrer une fois de plus au détournement de fonds publics ?

<p><i>Commentaire :</i> Une énergie s'éveille, associée à une imprégnation intérieure. Le tonnerre roule et le vent souffle. Le temps est à l'action. Il en est ainsi des relations entre <u>mari et femme</u>. Elles doivent être durables. La persévérance assied, <u>stabilise le pouvoir</u> de réaliser le <i>tao</i> en actions. La persévérance accueille et rassemble les choses sans les réprimer. Elle se focalise sur la voie. Ne soyez pas versatile ou inconstant. Vos principes, les limites que vous vous imposez doivent perdurer. Le solide est au-dessus, le souple au-dessous. Le tonnerre et le vent s'associent pour <u>faire bouger les choses; après quoi un renouveau doit se produire</u>. Le solide et le souple sont en complète harmonie. Les voies du ciel et de la terre sont immuables. Fixez-vous une ligne directrice. Que la fin d'une chose devienne pour vous le commencement d'une autre. Le soleil et la lune disposent du ciel, et c'est pourquoi leur lumière perdure. C'est le <u>cycle des quatre saisons</u>, les changements qu'elles opèrent, qui rendent possible l'accomplissement de toutes choses dans la durée. Tant</p>	<p>Le commentaire dit ceci : « Une énergie s'éveille, associée à une imprégnation intérieure. Le tonnerre roule, le vent souffle. Le temps est à l'action. Il en est ainsi des relations entre <u>homme et femme</u>. Elles doivent être durables. La persévérance <u>accueille et rassemble les choses sans les réprimer</u>, <u>stabilise le pouvoir</u> de réaliser le <i>tao</i> en actes. Le solide est au-dessus, le souple au-dessous. Le tonnerre et le vent s'associent pour <u>faire bouger la situation et produire un renouveau</u>. Que la fin d'une chose soit pour vous le commencement d'une autre. C'est le <u>cycle des saisons</u>, les changements qu'elles opèrent, qui rendent possible l'accomplissement de toutes choses dans la durée. »</p>
--	---

La farce n'a que trop duré ! Il jase et nous gonfle et nous lasse ce Chapardeur au grand bec, mais je connais un acupuncteur qualifié pour traiter Ses enflures chroniques. Le monde de l'édition ayant accepté de se plier aux lois (法) de l'économie de marché, je propose qu'il soit renvoyé en correctionnelle pour abus de confiance, faux et usage de faux, emploi fictif et pratiques commerciales frauduleuses en bande organisée... ou placé dans un camp de rééducation littéraire (« *wenxue laogai* », 文學勞改) ! Selon notre Enjôleur, *Passion Fixe* serait inspiré par le *Livre des Transformations (Mutations ou Changements) (Yi Jing, 易經)*. Pour mieux comprendre et situer ce grand classique, je glisse ici un court historique. Plusieurs recherches archéologiques de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> siècle ont permis d'établir que, à l'époque de la dynastie royale Shang-Yin (商殷, 1765-1122), une tradition mantique datant de la plus haute antiquité (au moins depuis -4000) existait déjà. Elle consistait, lors de cérémonies divinatoires, à appliquer un tison sur des carapaces de tortues (chéloniomancie) ou sur des os d'ovidés et de bovidés (ostéomancie et scapulomancie) ; les craquelures formées par cette opération étaient alors interprétées par des devins et ensuite gravées sur ces supports sous forme d'oracles. Nous avons là l'origine des protocaractères idéographiques — tout au long de trois millénaires, ces notations oraculaires ont en effet évolué et, à force d'être inscrites sur des pierres ou des vases en bronze, puis sur des lattes de bambou, elles se sont géométrisées, stylisées et standardisées pour aboutir, vers la fin des Shang-Yin et sous les Zhou (周, 1122-221), aux caractères encore utilisés de nos jours. C'est donc à l'époque des Zhou que le texte original du *Yi Jing*, tel qu'on le connaît aujourd'hui, soit un livre de divination, a acquis sa forme définitive — c'est pourquoi on l'appelle aussi *Zhou Yi* (周易, *Transformations/Changements/Mutations des Zhou*). Pour une analyse détaillée de l'origine épigraphique de l'écriture chinoise et de son évolution, voir les remarquables études de Léon Vandermeersch, *Wangdao ou La voie royale* (2 tomes, École Française d'Extrême Orient, 1977, réédité en un volume, Librairie You-Feng, 2009), et *Les deux raisons de la pensée chinoise : Divination et idéographie* (Éd. Gallimard, 2013). Il existe plusieurs traductions françaises du *Yi Jing* et j'en propose ici trois, faites directement à partir du chinois : Philastre (1885, réédition 1992, *op. cit.*) ; Jean Lefeuvre, dossier *Yi Jing* dans *Le Grand Dictionnaire Ricci de la langue chinoise* (2001, *op. cit.*) ; Cyrille Javary et Pierre Faure (*Yi Jing, Le livre des Changements*, Éd. Albin Michel, 2002). Elles sont biosourcées, et donc récupérables et clairement référencées pour l'instruction de tout homme de bonne foi. Elles apparaissent dans le tableau inédit ci-dessous, séparées par un trait oblique : Philastre/ Lefeuvre / Javary-Faure. Il va sans dire qu'il ne s'agit que de la traduction des hexagrammes eux-mêmes, sans le *Grand Commentaire* ni les exégèses qui les accompagnent.

1		乾	<b>Qián</b> : Activité / élan, dynamisme fondamental / élan créatif. [Attribut du Ciel, principe Yang.]	33		遯	<b>Dùn</b> : Se retirer en arrière / retraite / faire retraite.
2		坤	<b>Kūn</b> : Passivité / accueil docile / élan réceptif. [Attribut de la Terre, principe Yin.]	34		大壯	<b>Dà zhuàng</b> : Parfait épanouissement / grande vigueur / grand force.
3		屯	<b>Zhūn</b> : Naissance des êtres / affrontement initial / difficultés initiales.	35		晉	<b>Jìn</b> : Progression en avant / expansion progressive / avancer au grand jour.
4		蒙	<b>Méng</b> : développement de l'intelligence / immaturité, inexpérience / jeune fou.	36		明夷	<b>Míng yí</b> : Blessure / obscurcissement / lumière obscurcie.
5		需	<b>Xū</b> : L'attente / attente confiante / attendre.	37		家人	<b>Jiā rén</b> : Hommes de la famille / clan familial / gens du clan.
6		訟	<b>Sòng</b> : Le doute / conflit / plaider sa cause.	38		睽	<b>Kuí</b> : Opposition / opposition / divergence.
7		師	<b>Shī</b> : Le groupement de la foule / ralliement / armée.	39		蹇	<b>Jiǎn</b> : Difficulté / obstruction / obstruction.
8		比	<b>Bǐ</b> : L'association / coordination / alliance.	40		解	<b>Xiè (Jiě)</b> : Délivrance / libération des tensions / délivrance.
9		小畜	<b>Xiǎo chù</b> : Petit arrêt / faible rassemblement / petit apprivoise.	41		損	<b>Sǔn</b> : Décroissance / diminution / diminuer.
10		履	<b>Lǚ (Lǐ)</b> : Les règles rituelles / marche périlleuse / démarche.	42		益	<b>Yì</b> : Croissance / accroissement / augmenter.
11		泰	<b>Tài</b> : Prospérité / prospérité / prospérité.	43		夬	<b>Guài</b> : Détermination / dénouement / se montrer résolu.
12		否	<b>Pǐ</b> : Décadence / stagnation / adversité.	44		姤	<b>Gòu</b> : Rencontre (conjonction) / rencontre / être accueillant.
13		同人	<b>Tóng rén</b> : Identité des hommes / concorde et union entre les hommes / s'entendre avec tous.	45		萃	<b>Cuì</b> : Rassemblement, réunion / concentration / réunion.
14		大有	<b>Dà yǒu</b> : Grand avoir / grande accumulation / grand réalise.	46		升	<b>Shēng</b> : Naissance, élévation / promotion / croissance.
15		謙	<b>Qiān</b> : Modestie / insuffisance / se tenir.	47		困	<b>Kùn</b> : Misère / oppression / épuisement.
16		豫	<b>Yù</b> : Satisfaction / joyeux / s'enthousiasmer.	48		井	<b>Jǐng</b> : Le puits / le puits / puits.
17		隨	<b>Suí</b> : Entraînement et action de suivre / conformité au déroulement / suivre.	49		革	<b>Gé</b> : Modifier, changer / révolution / révolution.
18		蠱	<b>Gǔ</b> : Les causes / passage à l'action / remédier au corrompu.	50		鼎	<b>Dǐng</b> : Trépied / chaudron [rituel] / chaudron.
19		臨	<b>Lín</b> : Troubles et surveillance / montée de la puissance / approcher.	51		震	<b>Zhèn</b> : L'objet, l'ustensile / ébranlement / ébranler.
20		觀	<b>Guān</b> : L'objet de l'observation / perception de l'invisible / regarder.	52		艮	<b>Gèn</b> : L'arrêt / stabilité / stabiliser.
21		噬嗑	<b>Shì hé</b> : Couper court à l'erreur / intervention active / mordre & unir.	53		漸	<b>Jiàn</b> : Progression en avant / développement régulier / progresser pas à pas.
22		賁	<b>Bì</b> : Orner et régulariser / raffinement / embellir.	54		歸妹	<b>Guī mèi</b> : Mariage / engagement de la cadette / mariage de la cadette.
23		剝	<b>Bō</b> : User peu à peu, déclin / décadence / usure.	55		豐	<b>Fēng</b> : Grandeur / plénitude de l'abondance / abondance.
24		復	<b>Fù</b> : Retour en sens opposé / renouveau / retour.	56		旅	<b>Lǚ</b> : Voyageur, étranger / l'errant / voyageur.
25		無妄	<b>Wú wàng</b> : Absence d'irrégularité / non-errance / spontanément.	57		巽	<b>Xùn</b> : Entrer / la douce pénétration / se modeler.
26		大畜	<b>Dà chù</b> : Grand arrêt / grand rassemblement de force / grand apprivoise.	58		兌	<b>Duì</b> : Plaire / joie / échanger.
27		頤	<b>Yí</b> : La nourriture / entretien de la vie / nourrir.	59		渙	<b>Huàn</b> : Séparation / dispersion / dénouer.
28		大過	<b>Dà guò</b> : Ce qui est grand traverse / dépassement / grand excès.	60		節	<b>Jié</b> : Définir, régler / modération / mesure.
29		坎	<b>Kǎn</b> : Chute dans l'abîme / abîme / s'entraîner au passage des ravins.	61		中孚	<b>Zhōng fú</b> : Confiance, certitude / véracité interne / juste confiance.
30		離	<b>Lí</b> : Jonction et séparation / splendeur / filet s'oiseleur.	62		小過	<b>Xiǎo guò</b> : Petit excès / prépondérance du petit / petit excès.
31		咸	<b>Xián</b> : L'influence / attraction mutuelle / inciter.	63		既濟	<b>Jì jì</b> : Déjà établi / terme de l'accomplissement / déjà traversée.
32		恆	<b>Héng</b> : Perpétuité / pérennité / endurer.	64		未濟	<b>Wèi jì</b> : Pas encore établi / marche vers l'accomplissement / pas encore traversée.

Compte tenu de sa lente macération, il n'est pas étonnant que le *Yi Jing* puisse être apprêté à toutes les sauces. Les 64 hexagrammes qui le composent récapitulent en effet les innombrables et inextricables situations que la réalité peut offrir, ils conviennent donc à une pléthore d'expériences quotidiennes et se prêtent aisément à toutes sortes d'interprétations et d'associations. C'était précisément leur but dès l'origine ; depuis plus de 3000 ans, ils ont servi de moyen de divination pour guider et conforter les décisions et les aspirations aussi bien des gouvernants que des sans-culottes — tout comme plus récemment ils ont été à la mode du côté des dandies, hippies, yuppies, néo-hipsters et autres bobos fréquentant le Drouant, les Deux Magots ou le Flore. Autrefois, l'élasticité sémantique et les diverses ramifications de ce texte permettait à l'ancestral devin de conseiller, flatter ou alerter son suzerain sans trop se prendre la tête... ou la perdre !

Après avoir payé leur écot en sapèques ou en tiges d'achillée (pratiques plus commodes qui ont succédé aux antiques mancies interrogeant les auspices), les adeptes du *Yi Jing* recevaient un conseil se résumant peu ou prou à deux possibilités antinomiques : oui ou non / succès ou défaite / action ou inaction / bonheur ou malheur / mouvement ou repos / richesse ou pauvreté / rigide ou souple / plein ou vide etc. Bref, sans nombre sont les combinaisons issues de la dyade Yang-Yin qui peuvent s'en dégager : positif ou négatif / mâle ou femelle / bon ou mauvais / fortune ou infortune / supérieur ou inférieur / maître ou serviteur / avantageux ou désavantageux etc.

Ces 64 hexagrammes, bien que se prêtant à de subtiles lectures philosophiques, politiques, esthétiques et psychologiques, partagent néanmoins un point commun avec l'horoscope occidental — quiconque les consulte y trouve son compte, car il y rencontrera sûrement un énoncé pouvant s'appliquer à la vie courante et aux êtres y grouillant. Tout comme dans la *Bible* et dans d'autres grimoires de divination, de sorcellerie ou de mysticisme, les vains truismes et les envolées spirituelles y pullulent, puisque de tout temps les augures aptes à déchiffrer les divins balbutiements de l'au-delà reconfortent les âmes avides de voix/voies à suivre ici-bas. Pour faire court : ces hexagrammes se veulent une réponse aux mystères insondables de l'existence et à la quête de sens ou d'infini dans ce monde obscur, ils sont porteurs d'une occulte ou foudroyante révélation, ils cherchent à conjurer le sort et la mort.

Mettre en correspondance, comme notre Astrolubile en a la prétention, l'une ou l'autre des formules rituelles du *Livre des Transformations* avec Ses bafouillages de *Passion Fixe* est un divertissement formel... et un jeu d'enfant — il est par trop facile d'imaginer une scène ou un dialogue à partir des constats et remarques polysémiques de cette œuvre ; on peut à l'occasion se prêter à cet exercice par curiosité, mais en dériver des extraits ou dupliquer à tout-va de longs passages pour ensuite accoucher de chinoiseries romanesques soi-disant inspirées par le *Livre* est plutôt vide de sens. L'écriture de notre grignotant Raconteur est ici effilochée et Sa trame narrative yanguise et yinise artificiellement sur des hexagrammes qui peuvent, *a priori* et *a posteriori*, servir de matrices à n'importe quel dit ou écrit.

Dans ce contexte, il serait impardonnable de ne pas rendre hommage à André Bercoff, Nicolas Devil, Paule Salomon et plusieurs autres, pour leur bel ouvrage intitulé *TOUT le livre des possibilités*, publié en 1975 aux Éd. Robert Laffont, dans la collection Album Enigmes de l'Univers. D'un grand format *In-folio* de 24x33 cm, il comporte 319 pages originales richement documentées et illustrées sur l'historique et les interprétations modernes des 64 hexagrammes du *Livre des Transformations*. Or notre Manitou du dimanche, même si Son Ego s'en veut l'écho, ne mentionne pas cette étude dans Ses références au *Yi Jing*. N'est-il pas « **probablement très étrange** » que ce *King* de l'édition gallimardienne, à ce point féru d'Orient qu'il prétend en être la passerelle avec l'Occident et vice-versa jusqu'à ce qu'il en perde le nord, ignore *TOUT* de ce livre ? Voici une photo de la page 287, l'une des cinq pages consacrées à l'hexagramme « *touei* », 兌 :



J'ai déjà établi, dans [Le Mouvement Sollers ou L'Art de dérober les bijoux de la poésie chinoise](#), comment ce Cadour Germanopratin pille le travail d'autrui. Que ce soit dans [Nombres](#) (1966) ou dans *Passion fixe* (2000), Il reste fidèle à Sa méthode de mendicitation et procède par des emprunts qu'Il soumet à l'épreuve du *cut-up* et du *textshop*. Son *Dao* s'étale en suivant ce même schéma dans [Mouvement](#) (2016) et *Beauté* (2017) ; Il y récite Lie-tseu (Lao zi), sans bien sûr indiquer les sources ni le traducteur — le premier tome de *Philosophes Taoïstes* dans la Pléiade (1980) est l'une de Ses œuvres primées... et il repose bien en vue sur Son bureau ! Ci-dessous à gauche, la traduction de Benedykt Grynpas (pp. 449-450), qu'Il opacite dans « Ses » lignes se refaisant une *Beauté* (p. 74) ... et maculées de retouches des plus oiseuses :

<p>Le disciple de Lao Tan s'expliqua ainsi : « Mon corps</p> <p>450 <i>Lie-tseu</i></p> <p>est uni à mon centre, le centre est uni à l'énergie, l'énergie est unie à l'esprit et l'esprit est uni au non-être. Une chose, si <u>menue</u> soit-elle, un ton à peine perceptible, qu'ils soient éloignés par-delà huit déserts ou qu'ils <u>soient tout contre</u> mes yeux, s'ils me concernent, me sont infailliblement connus. Mais j'ignore s'il s'agit d'une perception des sens ou d'une connaissance <u>instinctive</u> : tout ce que je sais, c'est que cette connaissance me vient spontanément. »</p>	<p>Ces pauvres bouddhistes japonais ou tibétains, avec leurs grands airs d'humilité souriante, sont des abrutis barbares. Le moindre mathématicien leur est supérieur. Les mystiques, avec leurs effusions, leurs lévitations, leurs transverbérations, leurs visions, me font rire. Je reste avec le Chinois Kang Sang tseu, qui parle ainsi dans <i>Le Vrai Classique du Vide Parfait</i>, de Lie-tseu :</p> <p>« Mon corps est uni à mon centre, le centre est uni à l'énergie, l'énergie est unie à l'esprit, et l'esprit est uni au non-être. Une chose, si <u>petite</u> soit-elle, un ton à peine perceptible, qu'ils soient <u>éloignés</u> par-delà huit déserts ou qu'ils <u>soient contre</u> mes yeux, s'ils me concernent, me sont infailliblement connus. Mais j'ignore <u>si c'est une</u> perception des sens ou une connaissance <u>instinctive</u>. <u>Tout</u> ce que je sais, c'est que cette connaissance me vient spontanément. »</p>
--	---

Changer « menue » pour « petite », biffer « tout » et « s'agit », modifier la ponctuation, parions que les bouddhistes japonais et tibétains, ces abrutis barbares, Lui sauront gré de Son chic filandreux et de la finesse de Sa plume évangélisatrice. Et puisqu'Il avait déjà Sa Pléiade en main, pourquoi Se serait-Il privé d'un deuxième vol à la tire, en S'appropriant (le titre est significatif) un extrait du chapitre « Agir sans avoir conscience d'agir » ! A gauche devisent les *Philosophes Taoïstes* (op. cit. p. 412) et à droite se pomponne Sa pompeuse *Beauté* (p. 77) :

Le bonhomme de l'auberge lui répondit en ces termes : « Celle qui est belle se considère comme belle, c'est pourquoi j'ignore tout de sa beauté. Celle qui est laide se considère comme telle, c'est pourquoi j'ignore sa laideur. »	« La belle sait qu'elle est belle, donc j'ignore sa beauté. La laide sait qu'elle est laide, donc j'ignore sa laideur. » Voilà un commerçant avisé.
---	--

S'Il avait consulté le texte-source, Il aurait constaté que ce « c'est pourquoi » n'est pas dans l'original, pas plus que « donc », qu'on pourrait à la limite justifier. Par ailleurs, « celle qui est belle » est bien la traduction appropriée de 其美者 (sa / beauté / celle qui) ; mais elle ne « sait » pas sa beauté, car elle se considère elle-même belle (自美). Tout est dans ce « soi-même », (自), un caractère qu'Il affectionne pourtant d'une *Passion fixe* ! Ce Rembobineur aimant bien chiner dans *Philosophes Taoïstes* et en scanner de longs passages, je Lui offre une tirade du *Zhuang zi* extraite du même livre (p. 344), en Lui rappelant que l'expression populaire « sucer-furoncles / lécher-hémorroïdes » (吮癰舐痔) est toujours utilisée et d'actualité, en Chine comme dans *L'Infini*, où la pratique du lèche-cul est salive courante appréciée en haut lieu :

« Lorsque le roi de Ts'in est malade, répondit Tchouang-tseu [Zhuang zi], il fait venir un médecin. Au chirurgien qui lui ouvre un abcès ou lui vide un furoncle, il donne un char ; il en donne cinq à celui qui lèche ses hémorroïdes. Plus le service qu'on lui rend est vil, mieux il le paie. Je suppose que vous avez soigné ses hémorroïdes. Pourquoi vous a-t-il donné tant de chars ? Allez-vous en ! »

Je me permets d'adresser un conseil à mes lecteurs dispersés de par le monde et au-delà : lisez les écrivains et non le bric-à-brac de ce Brocanteur et de Sa cohorte de coolies pousse-crayons glosant sur les mots d'ordre de Ses textes ; vous vous épargnerez une multitude de réductions et d'extrapolations stériles, vous échapperez à une intertextualité forcée qui affadit les œuvres *textshopées* à Ses fins par Ses impropres soins. Et puisque je ne puis supporter nos échanges que le temps d'un soupir ... et que Sa fatuité m'a contaminé au risque de me pousser aux dernières outrances, je me délecte de Sa bonne soupe en me frottant la panse :

« On parlera souvent de tous ces Claudels d'occasion qui se distribuent dans les salles de classe ou dans les caravanes publicitaires du prix Nobel. Je conseille à tous les gens de goût d'acheter plutôt des originaux. Et donc, bien qu'on le leur cache, de se reporter au texte original. » (Philippe Sollers, « Réponses à des questions de Jacques Henri », mars 1983, in *Discours Parfait*, Gallimard/Folio n°5344, 2010, p. 417)

« Les caravanes publicitaires du prix Nobel » ! Je suis renversé par l'émergence soudaine chez Lui d'un semblant de probité et par Ses transports amoureux pour les textes originaux. Est-ce un rêve ou ai-je gobé l'appât ? Si jamais le feu croisé de toutes Ses manœuvres échouaient à Lui assurer le Goncourt, l'Ingérant de *L'Infini* garde d'autres artifices en réserve — dans le n°135 de Sa Revue (Printemps 2016, p. 26), Philippe Blanchon entonne, par l'un de ces hasards époustouflants, la promotion d'une pommade destinée à soulager Son prurit bucco-anal: « Faute de Pléiade, on pourrait donner le Nobel à Sollers, il est temps encore. »

Ayant en moins d'une année publié quatre bouquins bourrés de phagocitations et de textes déjà digérés, l'expression « pisser de la copie » prend chez Lui tout son sens ! Quand l'encre se fait chancre et que la multiplication des pains devient loi (法), la créativité vire à la dialogorrhée — ci-dessous à gauche se trouve un article intitulé *Hölderlin et Œdipe*, publié d'abord dans *l'Infini* n° 64 (Hiver 1998, pp. 3 à 5), resucé *verbatim* dans *Éloge de l'infini* (Éd. Gallimard 2003, pp. 394 à 397) et resservi avec une nouvelle sauce dans *Passion Fixe* (p. 34). Ce Négociant en rengaines sait au besoin mettre les bouchées triples et Il met du cœur (心) à l'ouvrage quand il s'agit de Se plagier ou de Se modifier Lui-même :

<p><i>Hölderlin et Œdipe</i></p> <p>Dans un de ses plus beaux poèmes, <u><i>En bleu adorable...</i></u>, Hölderlin fait apparaître brusquement Œdipe comme « ayant un œil en trop, peut-être ». Il ajoute aussitôt : « Ces douleurs, et d'un homme tel, ont l'air indescriptibles, inexprimables, indicibles. » À la fin du poème, Œdipe réapparaît comme le « fils de Laïus, pauvre étranger en Grèce ». Le dernier vers, inouï, résonne alors longuement : « <u>Vivre est une mort, et la mort aussi est une vie.</u> »</p> <p>Ce poème, en son temps, a passé pour <u>l'œuvre d'un fou</u>. Schiller, déjà, se moquait des traductions de Sophocle par Hölderlin. La tragédie grecque, brusquement, surgissait d'une tout autre façon que celle qu'imaginaient les contemporains. Au lieu d'être</p>	<p>là un sépulcre, il serait vide. Aucun pèlerinage n'est prévu sur cette tombe. Elle n'a pas de nom. Bien plus tard, un poète allemand écrit : « <u>Le roi Œdipe a un œil en trop, peut-être... Vivre est une mort, et la mort aussi est une vie.</u> »</p> <p>Jeune homme énergique, vous avez déjà résolu l'énigme de l'« horrible chanteuse » (la Sphinge), mais prenez note : l'inceste avec votre mère vous fera entrer vivant dans la mort.</p> <p>Le poète allemand est bien entendu Hölderlin, dans un poème intitulé <u><i>En bleu adorable</i></u>. Waiblinger, qui le cite dans son roman <i>Phaëton</i>, trouve que c'est <u>l'œuvre d'un fou</u> : « Voici quelques feuillets de sa main qui donnent une idée de l'effroyable égarement de son esprit. Ils sont rédigés en vers, à la façon de Pindare. »</p> <p>Heidegger, en revanche, l'appelle « un grand poème inouï ».</p>
---	--

Notre assidu Pique-assiette pond souvent le même livre... et ce n'est pas une figure de style ! Dans *Studio* (1997, pp. 14 et 156), Sa farandole suit le rythme — le pianiste Vincent sert de prétexte au Narrateur Sollerchique pour claironner, à coups de longues facticitations et de banalités, Ses perpétuelles et mêmes connaissances musicales, littéraires et philosophiques. À droite, dans *Richesse, Gloire et Beauté* (2017, pp. 15 et 174), Lisa remplit la même fonction, avec sexe en sus, *on the bright side of the moon moaning* en sourdine, question d'ameuter Son cercle de groupies avec un *fish & chips* gorgé d'effluves à en émouvoir un requin :

<p>Mon autre visiteur intermittent est Vincent, le pianiste, qui, comme moi, se retrouve souvent hors de France. Vincent est le fils d'un premier mariage de ma deuxième femme, Alix. On s'est peu vus du temps de ma vie avec sa mère, mais on est devenus plutôt amis par la suite. On ne</p>	<p>L'avantage d'être l'ami d'une musicienne, c'est un afflux d'intervalles dans les relations. Rencontres programmées, pas un mot de trop, réserve. Dans un monde de plus en plus hystérique et bavard, il s'agit d'une bénédiction, et d'un contre-courant radical. Je com-</p>
<p>Vincent, lui, s'impose de plus en plus. Son dernier concert, le XIX<sup>e</sup> Concerto de Mozart, a été un grand succès. Sa jeune amie blonde, Ada, est venue m'embrasser dans la salle, Alix, de loin, m'a fait un gentil bonjour de la main.</p>	<p>Ce soir, Lisa joue <i>Le Clavier bien tempéré</i> à Londres, après-demain à Édimbourg, et puis trois jours après à Dublin. De là, elle prendra l'avion pour La Rochelle, et j'irai la chercher à l'aéroport. Voilà, elle arrive, elle est</p>

Et la petite musique de l'intox répétait déjà ses gammes et arpèges dans *Passion Fixe* (p. 259) — la pianiste et son amie se veulent copines avec Angelina Jolie et Madonna, elles sont *véritablement adorables* et se nomment Clara et Dora, elles coulent de source en provenance de Son harlem endormi et quand le jour se lève au-dessus des gratte-ciel insomniaques elles se métamorphosent en rayons Sollers dignes de figurer dans *Les Bronzés*, version *jet set* :

On prend la navette aérienne intérieure pour New York, on habite en haut de Manhattan, dans un appartement plein sud prêté à Dora. Le soleil est toujours très fort dans un ciel bleu fixe. On dort beaucoup. Clara a donné un concert hier soir, au Lincoln Center. Elle a été incroyable,

En plus d'incarner les fantasmes sexuels de Son *alter ego* Se roulant dans Ses souvenirs, Sa Lisa aux lys flétris, Sa Clara schumantique aux roberts enrubannés, Son Ada nabokovienne que pourra, sa Clara comme du cristal et Ses autres muses à la Lucya *in the sky with diamonds* servent d'anacrouse aux sempiternels points d'orgue sur les *Variations Goldberg* inlassablement ressassées par notre Tombeur invétéré comme un vieux vinyle égratigné passé entre mille et une mains depuis leur première audition. Deux exemples parmi tant d'autres, à gauche le rat *Passion Fixe* (p. 229), à droite le chat *Beauté* (p.156) :

liers de pages, tout et n'importe quoi, pas n'importe comment, griffonnages en vrac qu'on a retrouvés après sa mort, en 1982, peu après son dernier enregistrement des *Variations Goldberg* (premier mouvement beaucoup plus lent qu'autrefois)... Ah, ces *Goldberg*... Gouldberg... Des papiers sans fin noircis, réflexions médicales, descriptions de symptômes, rêves, récits... Et même un projet d'auto-

Et le voici, ce piano, puisque Lisa, à Berlin, va interpréter les *Variations Goldberg*, concert retransmis par la radio, et que j'écoute à la campagne. La prise de son est excellente. Lisa entre, les applaudissements la saluent, elle est très près et très loin, je sais la façon qu'elle a de respirer pour ce long voyage. Les *Goldberg*, c'est les Alpes. Elle commence, et c'est parti dans la nuit.

Je me suis dans cet article surtout attardé sur les démangeaisons sinologiques de notre autoproclamé Trépasséur de frontières. Mais il faudrait un jour dresser l'inventaire exhaustif des interminables rapacités émaillant Ses textes, car il saute aux yeux qu'une bonne partie de Sa production est composée d'emprunts remaniés ou cités, entre guillemets ou pas. Ses derniers ouvrages (*Studio*, *Passion Fixe*, [Mouvement](#), *Beauté*... et tant d'autres auparavant !) ne dérogent pas à la règle et comportent eux aussi des pages entières de fragments sortis de leur contexte — elles illustrent bien qu'Il est un *Jim/Jack of all trades, but master of none*.

Ses incursions littéraires tourbillonnent autour de Rimbaud, Hegel, Hölderlin, Céline, Heidegger, Nietzsche, Bataille, Artaud, Genet et quelques autres encore ; ceux-ci encombrant et engraisent Ses romans... sans compter que la reproduction de partitions de Bach, Mozart et Webern est au menu de *Beauté* (pp.105 à 108). Quelques exemples : à gauche, dans *Studio* (p. 189), des extraits de la correspondance de Hölderlin avec sa mère, sur trois pleines pages. À droite, dans *Beauté* (p. 185), deux longues surexcitations de Genet :

<p>bonté, que je voudrais certifier par le contenu de ces lettres qui ne sont assurément pas écrites sans dévouement. Il ne faut pourtant pas m'en vouloir si je m'arrête déjà.</p> <p style="text-align: center;">Je suis votre très obéissant fils</p> <p style="text-align: right;">Hölderlin »</p> <p>L'humour porté à ce point est réellement divin.</p> <p>« Ce que je dis, je dois le dire en aussi peu de mots que possible, et je n'ai maintenant pas d'autre façon de dire. »</p> <p>Parfois, il fait peur, exprès, à cette prude piétiste :</p> <p style="text-align: center;">« Très chère Mère,</p> <p>Ces jours-ci il faut probablement comme par une grâce par rapport au Pape que j'aïlle jusqu'à vous rendre visite. Afin que ces visites ne soient pas troublées, j'aborde par écrit un objet plus croyable ou plus incroyable, les discours sur la fortune, qui paraissent en quelque sorte répétés.</p> <p style="text-align: center;">Ayez donc la bonté de rassembler ceci.</p> <p style="text-align: center;">Votre fils véritablement obéissant</p> <p style="text-align: right;">Hölderlin »</p> <p>Me rendre visite ? Mais il est fou ! Le scandale que cela serait ! Allons, une somme supplémentaire à Zimmer. Il voulait de nouveaux pantalons, je crois.</p> <p>Mais la plus belle lettre est peut-être celle-ci :</p> <p>« Pardonnez-moi, très chère Mère, si je ne réussis pas à me rendre tout à fait compréhensible pour vous. Je répète poliment ce que j'ai pu avoir l'honneur de vous dire. Je</p> <p style="text-align: center;">189</p>	<p>virtuose de la masturbation, de la sodomie, du vol, de la dissimulation, du silence :</p> <p>« En cellule, les gestes peuvent se faire sur une extrême lenteur. Entre chacun d'eux, on peut s'arrêter. On est maître du temps et de sa pensée. On est fort d'être lent. Chaque geste s'infléchit selon une courbe grave, on hésite, on choisit. Voilà de quoi est fait le luxe de la vie en cellule. Mais cette lenteur dans le geste est une lenteur qui va vite. Elle se précipite. L'éternité afflue dans la courbe d'un geste. On possède toute sa cellule parce qu'on en remplit tout l'espace avec la conscience attentive. Quel luxe d'accomplir chaque geste avec lenteur, même si la gravité ne réside pas en elle. »</p> <p>Et voici la beauté elle-même :</p> <p>« Je vis son visage éclairé par la verrière du toit de la prison. Une sorte de paix m'envahit, c'est-à-dire que je me sentis fort de sa beauté qui pénétrait en moi. J'étais sans doute en état d'adoration. J'ai usé du mot pénétrer. Je tiens à ce mot : sa beauté pénétrait en moi par les pieds, montait dans mes jambes, dans mon corps, dans ma tête, s'épanouissait sur mon visage, et je compris que j'avais tort de donner à Bulkaen cette douceur qu'elle mettait en moi, cet abandon de mes forces qui me laissait sans défense en face de l'œuvre trop belle, car cette beauté était en moi et non en lui. Elle était hors de lui, puisqu'elle était sur son visage, dans ses traits, sur son corps. Il ne pouvait jouir du charme qu'elle me causait. »</p> <p style="text-align: center;">185</p>
--	--

Les deux pages suivantes sont rembourrées avec du Rimbaud pure laine, l'Ado rebelle d'une œuvre où Il admire Son propre reflet et Se fait accroire que le chavirement des voyelles ivres et le dérèglement de tous les sens dessus dessous engendrent les révolutions, fussent-elles de velours, culturelle, national-socialiste, en minijupe, numérique, biogénétique, maoïste, écologiste, des chrysanthèmes ou féministe. À gauche le désordre de *Studio*, à droite l'éphémère *Beauté* échevelée :

<p>tout est invivable et cher, l'hôpital coûte dix francs, « doc- teur compris ».</p> <p>« Je suis à peine capable de mettre mon soulier à mon unique jambe... Je passe la nuit et le jour à réfléchir à des moyens de circulation : c'est un vrai supplice ! Je voudrais faire ceci et cela, aller ici et aller là, voir, vivre, partir : impossible, impossible au moins pour longtemps, sinon pour toujours. »</p> <p>La devise de Rimbaud : <i>voir, vivre, partir</i>.</p> <p>« Il faut faire l'acrobate tout le jour pour avoir l'air d'exister. [...] Voilà le beau résultat : je suis assis, et de temps en temps, je me lève et sautille une centaine de pas sur mes béquilles, et je me rassois. Mes mains ne peuvent rien tenir. Je ne puis, en marchant, détourner la tête de mon seul pied et du bout des béquilles. La tête et les épaules s'inclinent en avant, et vous bombez comme un bossu. Vous tremblez à voir les objets et les gens se mouvoir autour de vous, crainte qu'on ne vous renverse, pour vous casser la seconde patte. On ricane à vous voir sautiller. Ras- sis, vous avez les mains énervées et l'aisselle sciée, et la figure d'un idiot. Le désespoir vous reprend et vous restez assis comme un impotent complet, pleurnichant et atten- dant la nuit, qui rapportera l'insomnie perpétuelle et la matinée encore plus triste que la veille, etc., etc. La suite au prochain numéro.</p> <p>Avec tous mes souhaits.</p> <p>RBD »</p> <p>Les deux expressions finales, « La suite au prochain numéro » et « Avec tous mes souhaits », donnent la</p> <p>197</p>	<p>Lisa me demande des exemples de français concentré. Donc, Rimbaud :</p> <p>« une maison musicale pour notre claire sympa- thie »</p> <p>« la mer étagée là-haut comme sur les gravures »</p> <p>« la grande maison de vitres encore ruissselantes »</p> <p>« l'éclatante giboulée »</p> <p>« un piano dans les Alpes »</p> <p>« le clair déluge qui sourd des prés »</p> <p>« l'épaisseur du globe »</p> <p>« la rumeur des écluses couvre mes pas »</p> <p>« les yeux flambent, le sang chante, les os s'élargis- sent »</p> <p>« nos os sont revêtus d'un nouveau corps amou- reux »</p> <p>« je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves »</p> <p>« la bruine des canaux par les champs »</p> <p>« la rumeur du torrent sous la ruine des bois »</p> <p>« le charme des lieux fuyants »</p> <p>« les mille rapides ornieres de la route humide »</p> <p>« les grandes juments bleues et noires »</p> <p>« les trouvailles et les termes non soupçonnés, pos- session immédiate »</p> <p>« mesure parfaite et réinventée, raison merveilleuse et imprévue »</p> <p>Et tout spécialement, en pensant à l'interprétation, par Lisa, des <i>Variations</i> de Webern :</p> <p>85</p>
--	---

Des pages *textshopées* de cet acabit, il y en a à la pelle-mêle dans Ses « livres ». Ce procédé, tout en Lui permettant de nous jeter Sa poudre de perlimpinpin aux yeux, Lui donne le loisir de camper un penseur épicurien dans l'air du temps, doublé d'un esthète né avant le déluge. Notre Chat Rimbotté est un spécimen *in vivo* de « la prolifération cancéreuse sous quoi disparaissent la poésie et le poète » (Étiemble), Il ne parle que de Soi et nous infuse Ses métastases verbeuses. Feuilletons au hasard pour changer de registre ; à gauche, un passage sur Maître Eckhard (*Passion Fixe*), et à droite une aria sur Webern, puis un hommage à Bataille (*Beauté*) :

<p>il jette un coup d'œil ici et là, il en prend et il en laisse. Par-delà l'intellect qui est là en recherche, il est un autre intellect qui là ne cherche pas, qui là se tient dans son être simple limpide, qui là est saisi par cette lumière. Et je dis que dans cette lumière toutes les puissances de l'âme s'élèvent. Les sens s'élèvent dans les pensées : combien élevées et combien insondables elles sont, personne ne le sait que Dieu et l'âme.»</p> <p>Ou encore :</p> <p>« Il est dit : "Paul se leva de terre, et, les yeux ouverts, il ne vit rien." Il me semble que ce petit mot a quatre sens. L'un de ces sens est : quand il se releva de terre, les yeux ouverts il ne vit rien, et ce néant était Dieu : car, lorsqu'il vit Dieu, il l'appelle un néant. L'autre sens : quand il se releva, il ne vit rien que Dieu. Le troisième : en toutes choses il ne vit rien que Dieu. Le quatrième : quand il vit Dieu, il vit toutes choses comme un néant. »</p> <p>Ou encore :</p> <p>« Nous disons donc que l'homme doit être si pauvre qu'il ne soit et qu'il n'ait aucun lieu où Dieu puisse opérer. Là où l'homme garde un lieu, là il garde une différence. C'est pourquoi je prie Dieu qu'il me déprenne de Dieu, car mon être essentiel est au-dessus de Dieu dans la mesure où nous prenons Dieu comme origine des créatures; car dans le même être de Dieu où Dieu est au-dessus de l'être et de la différence, là j'étais moi-même, là je me voulais moi-même et me connaissais moi-même pour faire cet homme que voici. C'est pourquoi je suis cause de moi-même selon mon</p> <p>260</p>	<p>Un spécialiste de Webern écrit en 2008 :</p> <p>« Ce qui aujourd'hui encore, mais aujourd'hui comme en tout temps, conserve une force inentamée, c'est l'inflexibilité d'une pensée qui s'est déployée envers et contre tout, dans des conditions matérielles épouvantables et en un temps de détresse, pour reprendre l'expression hœlderlinienne, une inflexibilité qui, en préservant l'œuvre de tout ce qui n'a cessé d'en menacer l'existence, lui a permis de maintenir intacte la magnitude de son rayonnement, et, en elle, celui de toute une tradition, de sorte que chaque génération peut y puiser, à travers les éblouissements qu'elle provoque, la force d'une parole singulière, fût-elle entourée temporairement d'un mur de silence. »</p> <p>C'est très mal écrit, mais c'est juste. « Inflexibilité » est le bon mot. Heureux celui qui peut traverser des murs de silence.</p> <p>Georges Bataille est de ceux-là. Il a redonné leur force à des mots comme « impossible », « dieu », « mort », « souveraineté », « chance », « caprice », et parfois écrit, à travers de lourdes scènes pornographiques, des choses comme ça :</p> <p>« Je mangerai, baiserai, écrirai, rirai, mentirai, redouterai la mort, et pâlerai à l'idée qu'on me retourne les ongles. »</p> <p>Et aussi :</p> <p>« J'imagine une jolie putain élégante, nue et triste, dans sa gaieté de petit porc. »</p> <p>Et encore :</p> <p>22</p>
--	---

L'espace Sollers a horreur du vide taoïste et a donc besoin de remplissage. Entrent alors en jeu les « Ou bien », « Ou encore », « Et encore », « Et aussi », « Par exemple », « Lisez ceci », « Écoutez ça », « Et voici son style », « Et celle-là », « La preuve », etc. — ces conjonctions, directives et admonestations abondent au sein des Effusions Sollers, elles sont utilisées à qui mieux mieux et à mauvais escient pour relier Ses interminables juxtapositions et Ses enchevêtrements empesés, car dès l'aube Il caquète Sa devise « Ta page est mon cépage » !

Un commentaire ? Par souci d'objectivité, je délègue cette tâche à Henri Michaux croisé hier au pied du Manneken-Pis. La dernière sentence de la postface à son recueil *Mouvements* (*op. cit.*) m'arrache les mots de la bouche et redonne de l'éclat à mes dents de sagesse :

Qui, ayant suivi mes signes sera induit par mon exemple, à en faire lui-même selon son être et ses besoins, ira, ou je me trompe fort, à une fête, à un débrayage non encore connu, à une désincrustation, à une vie nouvelle ouverte, à une écriture inespérée, soulageante, où il pourra enfin s'exprimer loin des mots, des mots, des mots des autres.

Par ailleurs, Ses piratages de nombreuses traductions d'œuvres chinoises sont peut-être imputables à Son vague ou intense sentiment de culpabilité ! Derrière le masque du Roi-Sollers (de « *sollus* » et « *ars* », « tout entier art » — qui peut se retenir de pouffer sans s'étouffer ?) se tapit une mauvaise conscience qui Le pousse à expier Ses errements d'antan en Se frottant à des auteurs n'ayant pas trempé dans cette barbarie qui L'a quelque temps fasciné. Partagé entre la repentance et l'arrogance, tarauté par l'admiration envers la Chine et le désir de S'ériger un monument, Il veut même faire chinois à la place des Chinois :

*Pourquoi j'ai été chinois* 25

S. K. : *Je me rappelle avoir lu de vous des traductions de certains poèmes de Mao Zedong.*

Ph. S. : J'ai fait ces traductions-là de façon très provocatrice pour en partie démontrer que la façon dont le chinois était traduit d'habitude par les lents professeurs occidentaux restait prisonnière de formes académiques et qu'elle ne donnait pas la traduction littérale, directe, de cette espèce de condensation télégraphique, de cette longueur d'ondes différente du fonctionnement. Je crois que c'est une des premières fois où on a traduit du chinois d'une façon qui essayait d'être le trait même de la chose sur la page, en supprimant les pronoms, les indéfinis, les « le », les « de ». L'effet à produire était celui d'une « nappe de ciel sans couture ».

« Et encore » un entretien spontané-sic où Il Se félicite, plastronne et S'auto-encense (*Tel Quel*, n°88, Été 1981, p. 25, repiqué comme nombre d'autres textes dans un dodu volume paru sous le titre controuvé de *Improvisations*, sic... et recycle, Gallimard/Folio n°165, 1991). Ces lignes et les pages qui suivent méritent de figurer dans l'anthologie des plus « belles » impostures littéraires du XX<sup>e</sup> siècle. Ainsi Philou S. aurait traduit des poèmes du Grand Bourreau où « on [notez bien ce « on »] a traduit du chinois d'une façon qui essayait d'être le trait même de la chose sur la page, ... L'effet à produire était celui d'une « nappe de ciel sans couture ». Chapeau, mon gars...mais où ce chaud lapin se terre-t-il ! Cet « effet à produire » s'écrit 天衣無縫, soit : « ciel/vêtement/être sans/couture ». Cette expression provient d'un mythe où une fée (radieuse, ou sage immortelle, selon le contexte) est accoutrée d'un vêtement sans fil, et elle serait donc plus adéquatement rendue par « Robe céleste sans couture ». On l'aura compris, il s'agit d'une métaphore désignant un tissu sans piqûre, un travail relevant d'un art consommé, réalisé avec des doigts de fée ! Or à la page 110 de [Mouvement](#) (Éd. Gallimard, 2016), notre Roi rétrogradé Champion de la combine avoue qu'Il n'est pas en mesure d'être à la hauteur : « *Je n'ai fait que deux ans de chinois...* »

« On revient à l'unité en se confiant à la spontanéité naturelle. » Vous connaissez mieux comme principe ? Moi, non. Je n'ai fait que deux ans de chinois, de façon très insuffisante, juste pour saisir la nervure calligraphique et la modulation des tons. Je revois ces leçons particulières, le matin, dans mon studio du sixième étage. Mon professeur de chinois arrivait, belle jeune femme calme, on faisait doucement l'amour, et puis leçon. J'ai gardé mes notes et mon cahier d'idéogrammes, parfaits pour elle, maladroits pour moi. De là, j'ai lu attentivement les traductions françaises qui m'étaient proposées. Pour la poésie, elles sont le plus souvent effarantes :

Notre Séducteur à la pomme piquée des vers Se devait bien sûr de nous dévoiler les secrets d'alcôve de Son studio, question de faire saliver les spermatozozos et le tout-venant accrochés à Ses lèvres ! Faut-il en déduire que Ses prouesses sexuelles sont aussi foireuses que Ses rapines littéraires ? Par ailleurs, qui affirme « On revient à l'unité en se confiant à la spontanéité naturelle. » ? Rien n'est naturel chez Lui, sauf Sa propension à l'étalage bien garni : « Homme de vanité et d'ostentation, voilà ta figure : c'est en vain que tu te repais des honneurs qui semblent te suivre ; ce n'est pas toi qu'on admire, ce n'est pas toi qu'on regarde, c'est cet éclat étranger qui fascine les yeux du monde, et on adore non point ta personne, mais l'idole de ta fortune, qui paraît dans ce superbe appareil par lequel tu éblouis le vulgaire. » (Bossuet, *Sermon sur l'honneur*, 1666)

Il a beau rameuter à tout bout de champ Sa claque, Son pseudonyme flambeur n'arrive pas à dissiper l'épais brouillard qui occulte la lumière émanant des textes-sources vendangés — il serait donc préférable qu'il le réserve exclusivement au service de Sa production de navets :

<p style="text-align: center;">DÉDICACE POUR UNE PHOTO DES MILICES POPULAIRES FÉMININES</p> <p style="text-align: center;">Février 1961</p> <p style="text-align: center;">Heurs puissantes du vent fusils de cinq pieds débüt du jour éclairant le champ de manoeuvres surprenante pensée des filles gargons de chine ne plus aimer les robes rouges préférer l'habit de combat</p>	<p style="text-align: center;">七絕</p> <p style="text-align: center;">為女民兵題照</p> <p style="text-align: center;">一九六一年二月</p> <p style="text-align: center;">颯爽英姿五尺槍 曙光初照演兵場 中華兒女多奇志 不愛紅裝愛武裝</p>
--	---

Les dizaines de millions de victimes de Mao Z n'ayant pas eu la consolation de crever de rire, les millénaires à venir en auront des larmes aux yeux. Cette traduction-sic est due à l'Insollers et/ou à cet « on » anonyme (Il en connaît un rayon !) dont il est question dans l'entretien-chic précité. Elle se trouve *Tel Quel* (n°40, Hiver 1970, pp. 44-45) sur deux pages opposées ici rapprochées pour une question d'espace, et sans ponctuation par respect pour le chinois classique, comme si Mao l'avait écrit et publié sous cette forme pour se rapprocher du peuple... ou offrir aux gardes-chiourme en herbe le *challenge* de jeter leur gourme et leurs anathèmes. Il faut admettre que ça en jette — tant et si bien que toute personne saine d'esprit se demande comment un intell'O bord'O-parisiaque, Héritier des Lumières et Fils choyé de la Grande Nation, a pu ainsi voir rouge, et finir par S'intéresser mollement à Oeildeguerre qui se maquilla de brun. *The answer my friend, is blowin' in the wind* (ah ça alors Votre Éminence, un *Jingle Nobells*), à moins que ce stupéfiant Patraducteur ne soit puni pour ne pas avoir bien éberlu *La théorie des couleurs* d'une autre de Ses lointaines accointances.

Ci-haut (cf. encadré, p. 25), Il tonne que « c'est une des premières fois [sic] où on a traduit du chinois d'une façon qui essayait d'être le trait même de la chose sur la page [re-sic], en supprimant les pronoms, les indéfinis, les « le », les « de » ... et tout de go Il chantonne mine de rien quatre « de » bien sonnés (triple-sic, Olé, Olé, bariOlé) ! Mais il faut avouer que traduire un tel chef-d'œuvre en Se laissant guider par la nervure des caractères demeure un exploit — d'autant plus que, Sa mémoire ayant tendance à oublier, notre fantasque Girondin fantasma entre autres une « roue qui tourne », (轮), dans 论, « traité », et n'a pas la moindre idée du rôle primordial des clés dans plusieurs de Ses termes de prédilection (cf. *supra*, pp. 2 à 4).

La pilule est amère et le couperet tranche dans le vif du sujet mal traité : les crimes contre l'Humanité sont gravés sur les poignets et dans le marbre de l'Histoire. Et notre Ventriloque est désarmé jusqu'aux dents pour transmettre Son Mao Dong-Bang-Bang, Il est tout au plus apte à illustrer les aléas du terme « contradiction » (矛盾, « lance et bouclier ») dont il inverse les caractères ([Mouvement](#), *op. cit.* pp. 224-225). Malgré tout, ce bouclier en carton est à ce point efficace que la somptuosité de Son galimatias n'en est affectée en rien — le poème maotien est proposé à la verticale en français aussi, une bouffonnerie de potache qui se veut sans doute l'apanage d'une avant-garde révolutionnaire se démarquant de l'idéologie dominante des « lents professeurs occidentaux » (euphémisme pour sinologues faisandés) qui sont prisonniers des formes académiques propres aux réactionnaires bourgeois de L'Institut désorienté, comme s'il existait un étalon politique pour mesurer la connaissance d'une langue.

Dans son célèbre ouvrage *Jugements sur les calligraphes* (書斷), le grand historien de cet art, Zhang Huaiguan (張懷瓘, 713-760), recense 96 calligraphes dont il classe les œuvres en trois catégories : *shen* (神, divines), *miao* (妙, merveilleuses), et *neng* (能, capables/habiles). Dans son *Traité sur les remèdes aux maladies dans la calligraphie* (評書藥石論), il considère que la beauté réside dans une réalisation céleste (天成), c'est-à-dire naturelle, dans un souffle harmonieux (和氣) et dans la simplicité comme parachèvement (淡以成). Notre Joyaux de famille n'étant ni simple, « ou bien » harmonieux, « et encore » moins naturel, Il serait donc, selon les critères de Huaiguan, un habile Fabricant de phrases... S'adonnant sur une chaîne de production à un assemblage de lignes et de paragraphes boulonnés par Ses maîtres et modèles ! Mais puisque ceux-ci nous sont tous accessibles dans le texte, pourquoi s'intéresserait-on à Ses rééditions partiales, alors que pointe Sa reddition ?

Ce Bonimenteur, juché sur Son piédestal en papier quand Il n'est pas tapi dans Sa boutique, a su S'entourer d'une myriade de courtisans clonés à Son image et ressemblance, à qui Il peut indiquer la Voie menant à la rédemption. Dans l'encadré suivant, un laquais abracadabrant tombe opportunément du ciel et s'adresse à Lui pour Le louer ! Nous rencontrons d'autres membres de cette tribu dans [Contre-Attaque](#) (2016) : « Ainsi, Emmanuel [il se reconnaîtra], que je [Sollers] ne connais pas et qui habite Marseille, m'a écrit une lettre dont voici un extrait :

Cher Monsieur, Merci pour [Mouvement](#), réconfort dans tout ce faux confort. Il sonne incroyablement juste ! » Notre Nonce Pontifiant entend des voix, Il S'envoie des missives, Il est fin prêt pour l'ascension des Buttes-Chaumont... ou du mont Tai (cf. [Contre-Attaque de Philippe Sollers fait pschitt...](#)). Dans Son panégyrique (*L'infini* n°90, Printemps 2005, p. 160), Il se lance donc, avec la retenue taoïste qui est Sa marque de fabrique, dans une spécieuse entreprise de réédition — tout en lorgnant Sa chevalière et en Se grattant le ciboulot avec Son fume-cigarette initialisé P.S., Il nous confie, le front plissé et la main sur le cœur, 心 :

Il faut donc essayer de faire rentrer le chinois dans le français, le français dans le chinois, l'Occident dans l'Orient, l'Orient dans l'Occident. C'est très curieux, un lecteur anonyme m'a envoyé une page où à gauche il y a quelques mots du *Lao zi* et à droite quelques mots de *Studio* :

*Lao zi* :

« Sans franchir sa porte  
on connaît le monde entier »  
« Sans regarder par la fenêtre  
on voit la voie du ciel »

« Plus on va loin moins on connaît »

*Studio* :

« Je suis rentré à Paris dans la nuit.  
L'avion avait du retard »  
« En traversant la cour silencieuse,  
en ouvrant la porte du studio, j'ai  
eu une sensation de grande étrangeté »  
« Tout était en ordre, en attente »

Il est ici question de positions du discours, soit par des formules très serrées, soit au contraire par une coulée qui va faire sentir un libre jeu fluide. « *Un libre espace pour le jeu du Temps* » dit Heidegger. C'est à dire qu'on va dépasser la ponctuation habituelle pour entrer dans un état de résonance généralisée. Le terme *résonance* est très important pour la pensée chinoise puisque *Dao*, *Yin*, *Yang*... tout entre en résonance. Chaque chose, chaque élément, chaque événement entre automatiquement en résonance avec d'autres. Et il est à ce moment là flagrant que la musicalité de ce qui apparaît / disparaît est la chose la plus importante.

Tous les érudits s'entendent pour reconnaître que le *Lao zi* revu et corrigé par notre Phare de l'Occident ne jouirait sans Lui d'aucune acceptance en nos sourdes contrées et que la musicalité de cette œuvre serait à jamais perdue sans la ribambelle d'oreilles ahuries par Sa causerie ! Par un hasard providentiel, Il Se permet cependant d'oublier un détail – l'extrait ci-dessus de *Studio*, grâce sans doute à l'intercession miraculeuse de l'une des ados virginales de Mao zi, a été « enchinoisé », alors que l'original (Éd. Gallimard, 1997, p. 207) se lit sur toute la largeur de la page, sans « libre espace » et avec une ponctuation différente :

Je suis rentré à Paris dans la nuit. L'avion avait du retard. En traversant la cour silencieuse, en ouvrant la porte du studio, j'ai eu une sensation de grande étrangeté. Tout était en ordre, en attente, personne n'était venu, mais c'était comme si je n'avais pas bougé, comme si j'étais resté assis devant mon bureau pendant mon absence : un autre volume.

Nous restons bouche bée face à un tel « alternative fact » à la Trump énormément ! Il ne s'agit pas tant de faire rentrer le chinois dans le français ou vice-versa que de *textshoper* l'allure d'un roman imprimé en 1997 selon les normes pour le faire concorder avec la mise en page de la traduction d'un classique chinois. Or l'on ignore à peu près tout sur la facture originale de celui-ci, sinon qu'il était probablement écrit de haut en bas sur des languettes de bambou ! Un lecteur anonyme peut servir aux fins les plus diverses, parfois il arrive même à reconstituer *ex nihilo* des textes anciens disparus, voire à résoudre la quadrature du Cercle Infini ou le casse-tête de la courbure de l'Être ou l'énigme de l'Éternel Retour cul par-dessus tête. Faire rentrer le *Lao zi* dans le Sollaoers ne suffisant pas à Ses ambitions, notre Héraut déboussolléré

accueille aussi Heisolldeggers dans Son cénacle ! La boucle est bouclée, Pâques et Saint-Glinglin tombent le même jour, *Sein und Zeit* étreignent le *Yi Jing* prolongé et amélioré par Son Œuvre et, au bout de la fin annoncée de l'Histoire, l'Avatar Sollersif incarne le Savoir absolu fumant un cigare en smoking, l'Être-là multidimensionnel jouant à saute-mouton avec Ses ombres, le *Surhomo* çapense dans toute sa splendeur omniscientoccidentorientale...

Puisqu'installés dans Son *Studio* d'Ali-Baba, soyons studieux à la mode de chez Lui et attardons-nous-y pour jeter une lumière crue sur les spectres et les mânes qui le hantent. On y tombe *presto* sur une perle pas rare...et patinée par le temps (p. 36) :

Que dit mon vieux traité chinois ?

« Tromper vraiment consiste à tromper, puis à cesser de tromper. L'illusion croît et atteint son sommet pour laisser place à une attaque en force. Un coup faux, un coup faux, un coup vrai. »

Et encore : « Quand le souffle de la discorde balaie l'autre camp, une seule pression de ma part suffirait à ressouder son unité. Se retirer et demeurer à distance, c'est faire le lit du désordre. »

Et encore : « Rien dans les mains, rien dans les poches, ruse des mauvais jours, ruse des ruses. »

Le dernier stratagème, éminemment romanesque, s'appelle celui de la ville vide. Il consiste en ceci : faible, on doit créer l'illusion de la force ; fort, celle de la faiblesse. Si on est faible, il faut montrer sa faiblesse pour que l'adversaire croie qu'on dissimule une force. Si on est fort, on fait étalage de sa force pour amener l'adversaire à s'avancer imprudemment en pensant rencontrer une faiblesse.

Ça a l'air simple. Ça ne l'est pas.

Mais de quel mystérieux « vieux traité chinois » s'agit-il ? Ce Généralissime Sollers n'en souffle mot et sacrifie sur l'autel de Sa création le vaillant soldat-traducteur. Encore et toujours Son naturel l'emporte et Il *textshope* donc à tour de bras — Il copie, rejointoie et modifie quatre extraits distincts de *Les trente-six stratagèmes : traité secret de stratégie chinoise* (traduit et commenté par François Kircher, calligraphies d'André Huchant, Éd. Lattès, 1991). Nous avons lu à la page précédente un extrait de *Studio* imprimé d'abord « pleine ligne », puis tronqué par un lecteur-sic anonyme pour lui donner l'apparence d'une « poésie » de même style que celle du *Lao zi*. Or ici notre Sorciollers fait l'inverse sans sourciller : Il pille Kircher (*op. cit.*, p. 59), puis altère et reformate cette traduction, remplaçant les vers par une prose « pleine ligne » :

*Tromper vraiment consiste d'abord à tromper puis, ensuite, à cesser de tromper.*

*L'illusion croît et atteint son sommet pour laisser place à une attaque en force.*

*Un coup faux, un coup faux, un coup vrai.*

Que dit mon vieux traité chinois ?

« Tromper vraiment consiste à tromper, puis à cesser de tromper. L'illusion croît et atteint son sommet pour laisser place à une attaque en force. Un coup faux, un coup faux, un coup vrai. »

La mauvaise orientation de Sa tour d'ivoire provoquant des contractions lombaires et des palpitations cardiaques (心), Il doit Se gaver de médicaments dont les effets secondaires Lui sont bénéfiques et entraînent des hallucinations. Le même stratagème réapparaît à deux reprises : à gauche Kircher (pp. 67-68, 211, 214), à droite *Studio* (p. 36) :

<p><i>Commentaire</i></p> <p>Quand le souffle de la discorde balaie l'autre camp une seule pression de ma part suffirait à resouder son unité.</p> <p>Se retirer et demeurer à distance c'est faire le lit du désordre<sup>2</sup>.</p>	<p>Et encore : « Quand le souffle de la discorde balaie l'autre camp, une seule pression de ma part suffirait à ressouder son unité. Se retirer et demeurer à distance, c'est faire le lit du désordre. »</p>
---	---

Dans un passage donné plus haut (pp.13 et 15), Ce Farfouilleur nous ressort le Grand Commentaire du *Yi Jing* sans crier gare et nous laisse entendre qu'il s'agit du texte-source. Il commet ici encore une fois la même et grossière erreur : Il ne se réfère pas à « son vieux traité chinois », mais à l'auteur d'un *Commentaire*, comme l'indiquent les italiques dans la traduction de Kircher. D'ailleurs, Son « récit » est écrit sur toute la largeur de la page, tandis que l'original est présenté dans une police et un format différents, comme un poème. Mais notre Paramédium n'en a cure, Il transcrit à la va-vite en suivant l'ordre d'apparition des textes chez Kircher :

<p><i>Rien dans les mains, rien dans les poches, ruse des mauvais jours, ruse des ruses.</i></p>	<p>Et encore : « Rien dans les mains, rien dans les poches, ruse des mauvais jours, ruse des ruses. »</p>
--	---

Dans ces trois derniers extraits, l'œuvre ni le traducteur ne sont nommés, mais les citations-sic, bien qu'altérées sans raison, sont du moins entre guillemets. Mais le suivant, à droite, en est privé, comme si c'était là une observation du Commenteur Sollers, alors que tout est pillé dans la belle traduction de Kircher (p. 214) :

<p>En d'autres termes :</p> <ul style="list-style-type: none"> <li>- faible, <u>il faut créer</u> l'illusion de la force;</li> <li>- fort, <u>celle de la faiblesse</u>;</li> <li>- faible, <u>montrer sa faiblesse</u> pour que l'adversaire croie que l'on <u>dissimule une force</u>;</li> <li>- fort, <u>en faire étalage pour induire</u> l'adversaire à s'avancer <u>hasardeusement</u> en pensant rencontrer une faiblesse.</li> </ul>	<p>Le dernier stratagème, éminemment romanesque, s'appelle celui de la ville vide. Il consiste en ceci : faible, <u>on doit créer</u> l'illusion de la force ; fort, celle de la faiblesse. <u>Si on est faible, il faut montrer</u> sa faiblesse pour que l'adversaire croie qu'on dissimule une force. <u>Si on est fort, on fait étalage</u> de sa force <u>pour amener</u> l'adversaire à s'avancer <u>imprudemment</u> en pensant rencontrer une faiblesse. Ça a l'air simple. Ça ne l'est pas.</p>
---	--

Ça a l'air simple... et ça l'est. Il suffit de changer la ponctuation ou un verbe, de caser un synonyme ci et là et le tour est joué : un coup faux-semblant, un coup faux-fuyant, un coup vrai faux-cul — et comment, après ces coups bas, ne pas chercher le réconfort d'un écrivain ayant de la tenue :

« Le destin du chinois dans l'écriture était l'absolue non-pesanteur. »  
(Henri Michaux, *Idéogrammes en Chine, op. cit.*, p. 95)

La narration Sollersiaque a beau vouloir se chinaffranciser, elle manque de légèreté et s'avance clopin-clopat — même s'il s'échine à changer « il faut » pour « on doit », « induire » pour « amener », « hasardeusement » pour « imprudemment », elle reste lourde et sans finesse. Tout est sans raison décollé-abîmé-recollé, télescopé et *textshopé*, sans le moindre signe de reconnaissance envers l'admirable travail de Kircher. Et à force de racoler et de franchinoiser à longueur de pompages et de tapages, Son orthographe souffre de ratés et dérapages (voir une fourchette d'exemples à l'appui dans [Le Mouvement Sollers](#)). Ainsi, à la page 42 de *Passion Fixe* nous sommes confrontés à une charade impliquant un peintre chinois inconnu :

<p>C'est par un beau matin de printemps, je trouve, qu'il faut contempler en Chine, à Tianjin, le rouleau portatif peint en 1697 par Banda Shanren : <i>Fleurs au bord d'une rivière</i>. Banda Shanren est le plus connu des Quatre Grands Moines Peintres.</p>
--

Est-il l'ancêtre Han de Julien Benda ? Ou notre Clerc défroqué banda-t-Il en rédigeant ces lignes fugaces ? A moins qu'Il ne flatte le sha d'Iren ? Eurêka, l'aïeule des filles de l'air et des sirènes et de toutes les belles de nuit minaudant sur les plateaux de télé, m'indique que nous avons ici affaire à Bada Shanren (八大山人), de son vrai nom Zhu Da (朱耷, 1624-1705), jeté là au beau milieu de la clairière comme Heidegger autrefois le fut avec un bloc-notes et une rose des vents, son seul trésor ! Notre Papillon égaré dans la fourrure d'un panda est indigne de sa collection et elle se bidonne en Lui chatouillant le cervelas. Mais elle n'est pas encore au bout du rouleau... et le détonnant Solliu est loin d'être à court d'assertions fantaisistes :

« Comme le *Lian Shan* et le *Gui Cang* désignent respectivement Shen Nong (神农) et Huang Di (黃帝), souverains de l'époque pendant laquelle ces deux livres sont en usage, il est logique que le *Zhou Yi* soit doté d'un nom étiqueté par son époque. » (*L'Infini* n° 138, p. 12)

Est-il logique d'oublier de préciser que Shen Nong (le Divin Laboureur) et Huang Di (le Souverain Jaune) sont des empereurs légendaires et folkloriques, de l'existence desquels nous n'avons aucune preuve archéologique. Le *Lian Shan* est une version perdue (si tant soit peu qu'elle ait déjà existée) du *Yi Jing*, tandis que le *Gui Cang* serait la plus ancienne version du même livre, également évaporé... puisqu'attribué au mythique Huang Di ! Fignoler l'érection de Son Mausollers en S'appuyant sur des monarques fictifs a de quoi faire sourire, car notre fieffé Scribe parodie ici un célébritissime proverbe chinois : L'homme ivre de lui-même s'entretient avec son moi bouffi — ou en langage plus moderne : « Quand on n'a rien à dire, on parle de tout. Ça compense. » (Renaud Matignon, *Philippe Sollers : un charabia de bulletin météo*. Cité dans *Le Jourde & Naulleau, Précis de littérature du XXIe siècle*, par Pierre Jourde & Eric Naulleau, Éd. Chiflet & Cie, 2015, p. 333)

Les premières œuvres de P.S. laissaient poindre une certaine fraîcheur et un souci de ne pas S'aliéner le lecteur. Or le Réel n'est pas Son affaire et Il est vite parti à la conquête des Là-bas flamboyants qui se bouscuaient en Lui, Le tiraillaient et Lui mordaient le *ti* (體). Puis, après S'être égaré dans la brousse politico-totalitaire, Il s'est forgé le charmant royaume de Toutart borné par Ses Livres où fourmillent et virevoltent des doubles interchangeables chargés de confirmer jusqu'à la fin des Temps les traces de Son inoubliable Passage. Mais depuis le tournant du siècle Son cœur (心) alarmé s'épouvante et, pour consoler Ses vieux os, Il nous jette à la figure Ses fonds de tiroir — Il Se revicite en Se réchauffant sous le Soleil de Jadis, Il affiche à bouche dé cousue la fiction de Sa vagabonde Sinité, Il navigue dans Ses eaux sûres et aligne des extraits pêchés chez Ses auteurs fétiches. Son écriture est à l'avenant, sans rythme ni mouvement, redondante et noyée dans un fatras de digressions empesées.

Sa revue, nonobstant son titre, est un exemple historique de finitude littéraire. Vouée avant tout à répandre Sa bonne parole et à en faire l'apologie, on y trouve numéro après drôle de numéro une kyrielle d'articles de Ses obligés *ejusdem farinae* qui L'encensent sans la moindre décence, sans répit et en dépit du bon sens critique. Jalonnée de nombreux égoportraits, elle sert Ses campagnes de pub et est devenue le miroir empoussiéré de Son héliocentrisme. Il jacte et S'agite, Il contemple Ses prés carrés dévastés par la Chute et lance à tous vents Ses ballons d'essai dans l'espoir de combler le Silence qui sourd à l'horizon — où déjà ils s'engouffrent après voir fait cui-cui. Il prétend Se parer de l'auréole d'un sage taoïste... et Il incarne plutôt l'archétype évidé de l'écrivain tournant autour de Soi, obsédé par l'éclat de Son Œuvre dans la Nuit des lendemains à venir. Ce Babilleur espiègle a été jeté là dans Son *Dadasein* et, puisqu'il n'y a rien de nouveau sous le Sollers coucouchant, Il continue de faire feu de tout Moi et de divaguer dans le giron de Ses poupées de papier en vadrouille :

« Au passage je signale qu'un de mes livres qui s'appelle *Femmes*, paru en 1983, a surtout défrayé la chronique... Il n'a jamais été dit qu'il y avait beaucoup de personnages féminins... **Comme c'est étrange**. Dans ce livre, il y a même une relation très étroite avec une Chinoise, Ysia, qui est

un agent des services secrets de la Chine populaire. Tout cela est passé d'ailleurs sous silence, **comme c'est étrange**. Pourtant ce livre s'est beaucoup vendu. On en a beaucoup parlé. Il s'appelle *Femmes* et on ne parle pas des femmes qu'il y a dedans, et surtout pas de la Chinoise... (*L'Infini*, n° 90, 2005, pp. 167-168, Déroulement du Dao)

« **Comme c'est étrange** » gronde, répète et profère notre ronflant Prélat adepte du ramdam au centuple. Or dans un article intitulé *Philippe Sollers, ou l'art de l'enfumage*, (*L'Express*, 12 octobre 2012), Jérôme Dupuis affirme que, selon L'Institut Edistat, *Femmes* (dont le titre initial, *A l'ombre des nymphes en fleurs*, fut abandonné par crainte de la caricature, *A l'ombre des nymphées fanées*) s'est vendu à 884 exemplaires ! En supposant que les ventes se soient depuis maintenues à ce niveau faramineux, ce *best-Sollers* dont les collectionneurs, d'après la rumeur lancée par l'agence Faguo (法國), s'arrachent le manuscrit à cure-dents tirés s'est donc écoulé à près de 1 001 copies (cf. [À France moisie écrivains rancis](#)) ! Un nombre fantomatique de lecteurs ne nous informe en rien sur la (non-)qualité d'une œuvre — mais les affabulations de ce Baroudeur de Venise nous en disent long sur Son sens affûté du marketing et sur Son lien chimérique avec la réalité.

« Il arrive aussi que Sollers donne l'avis de Sollers sur les ouvrages de Sollers, un avis qui se révèle souvent positif, voire franchement enthousiaste dans le cas de *Femmes* : « On trouvera [c'est Sollers qui éructe] difficilement dans un livre de la fin du 20<sup>e</sup> siècle (et même du début du suivant), autant de renseignements, sur la transformation de la substance féminine, pour le pire ou pour le meilleur, à travers le temps. » Pour le reste, rien que de très classique, le lecteur apprendra une nouvelle fois qu'à l'exception de celui qui l'écrit tous les Français végètent dans la plus sordide misère sexuelle, tandis que force citations viennent avec bonheur interrompre cette logorrhée comme autant d'hommages du blabla à la littérature. » (*Le Jourde & Naulleau, op. cit.*, p. 364).

Dans cet esprit et pour en finir avec *Beauté* sur une note romantico-désopilante, informons le lecteur sans foi ni loi (法) que, le glas sonnait à Son Cadran Sollers, notre Karmatou obnubilé S'apprête *just in time* à nous parler (说) d'amour et de choses tendres que notre cœur (心) est las d'entendre ! Promo et *pro domo* éternellement enlacés pour momifier Sa Jimage, Il promet en effet de bientôt nous prescrire sous forme de missives cupidorées Son joyeux (悦) traité (论) avec Dominique Rolin et nous en a même offert quelques resucées dans *L'Infini* n°133, enrobé pour les besoins de la cause d'un bandeau rouge susceptible d'aiguillonner le taureau qui roupille dans les draps défraîchis de Ses **LETTRES D'AMOUR** — de toute évidence destinées dès leur sublime conception à la perpétuation de Son culte *alleluia* et à l'édification de Ses ouailles *ad vitam aeternam*. Existe-t-il un seul écrivain sur terre ou dans notre système Sollers qui fut assez infatué de soi pour jusqu'à son ultime soupir s'effeuiller en faisant la roue (轮) et publire *ante humus* ses billets doux ? J'ai un trou noir, mais je n'ai pas tout lu et la chair est à la clé *Rouputuan* (肉蒲團) et choubidou bidouce ! Notre Surenchéri en transes a-t-Il atteint le Faîte Suprême (太極) du délire narcisso-loufoque ou souffre-t-Il d'un anti-transfert contradictoire (矛盾) à tendance chamanique ? Nous refiler Sa camelote avariée ne Lui suffit pas — Il veut Se pavaner dans les oripeaux d'un Troubadour de l'Émoi travesti en Lapin laqué d'un faux vernis de Chine, quémander l'aumône de la gloire devant toutes les chapelles et pagodes de la postérité, mêler Ses roucoulements et geignements aux rôles de la dernière heure prévue par Son Calendrier Sollers psalmodiant *Dies irae dies ira* aux oubliettes. *Amen* !

« Confucius dit : Il y a trois sortes d'amitiés bénéfiques et trois sortes d'amitiés nuisibles : les amis droits, sincères et érudits sont bénéfiques ; les amis flatteurs, opportunistes et beaux parleurs sont nuisibles. » (孔子曰益者三友損者三友友直友諒友多聞益矣友便辟友善柔友便佞損矣)